

SAINT-ÉVREMOND

SA VIE ET SES ÉCRITS

PAR

M. Léonce CURNIER

Ancien député,
Membre non-résidant de l'Académie du Gard, Membre-correspondant de
l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, Membre du Conseil
départemental de l'Instruction publique du Pas-de-Calais.

(*Extrait des Mémoires de l'Académie du Gard, année 1874.*)

NIMES
TYPOGRAPHIE CLAVEL-BALLIVET
12 — RUE PRADIER — 12

1875

Hommage à l'auteur
Léonce Curnier

SAINT-ÉVREMOND

SA VIE ET SES ÉCRITS

SAINT-ÉVREMOND

SA VIE ET SES ÉCRITS

PAR

M. Léonce CURNIER

Ancien député,

Membre de l'Académie du Gard, Membre-correspondant de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.

(*Extrait des* Mémoires de l'Académie du Gard, *année 1874.*)

NIMES

TYPOGRAPHIE CLAVEL-BALLIVET

12 — RUE PRADIER — 12

1875

PRÉFACE

J'ai publié, il y a quelques années, un ouvrage intitulé Rivarol, sa vie et ses œuvres *: il a paru sous le bienveillant patronage de l'Académie du Gard. Quand j'ai étudié en détail l'histoire de la Fronde que j'avais à résumer dans mon livre sur* le Cardinal de Retz, *Saint-Evremond, qui joua un certain rôle à cette époque, a fixé mon attention, et, dans l'examen auquel je me suis livré en le suivant et comme homme et comme écrivain dans le cours de sa longue carrière, j'ai été frappé de sa ressemblance avec Rivarol sous plus d'un rapport. C'est cette ressemblance qui m'a engagé à essayer d'esquisser sa figure originale et d'apprécier ses écrits. Lu à l'Académie du Gard, mon travail a été*

inséré dans ses Mémoires. *Je ne l'en ai extrait que pour le donner en souvenir à quelques amis. Peut-être un jour réunirai-je les deux esquisses en un seul volume, et, en comparant l'un à l'autre ces deux représentants de* l'esprit français *au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècles, bien plus, sans contredit, improvisateurs qu'écrivains, le lecteur éprouvera, je n'en doute pas, une impression pareille à celle que j'ai éprouvée moi-même.*

Cet esprit français *que distinguent tour à tour sa piquante vivacité, son aimable laisser-aller, sa malicieuse finesse, et, avec tout cela, je ne sais quel parfum d'urbanité et de galanterie toujours plein de charme, voilà ce qu'il verra dominer chez chacun d'eux, au milieu de qualités plus sérieuses mêlées à des travers qui trop souvent les gâtent ou les paralysent. Dans les résultats de ce singulier mélange il pourra puiser plus d'une leçon. Ils lui feront surtout comprendre que, si Saint-Evremond et Rivarol n'ont jeté qu'un éclat passager, si la justice qu'on leur rend aujourd'hui, après un trop long effacement, est loin de l'enthousiasme de leurs contemporains, c'est*

qu'aux dons brillants qu'ils avaient reçus de la nature, ils négligèrent d'ajouter ces perfections de l'art qui ne s'obtiennent qu'au prix des plus constants efforts. La vraie gloire, la seule qui soit durable, ne saurait échoir en partage à ceux qui, ne l'estimant pas ce qu'elle vaut, ne font pas tout ce qu'il faut pour la mériter.

SAINT-ÉVREMOND

SA VIE ET SES ÉCRITS

Quand on visite cette antique abbaye de Westminster, où l'Angleterre mêle aux cendres de ses rois les cendres de ses grands hommes, comme pour témoigner qu'elle n'honore pas moins le génie que la puissance, on remarque, au milieu des monuments consacrés à perpétuer leur mémoire, le buste d'un écrivain français. Ce buste, placé sur un tombeau, est celui de Saint-Evremond. Une épitaphe latine l'exalte dans les termes les plus pompeux (1). Cette courte oraison funèbre,

(1) Cette épitaphe mérite d'être citée :

PHILOSOPHIAM ET HUMANIORES LITTERAS
FELICITER EXCOLUIT,
GALLICAM LINGUAM
TUM SOLUTA, TUM NUMERIS ASTRICTA ORATIONE,
EXPOLIVIT, ADORNAVIT, LOCUPLETAVIT.
APUD POTENTISSIMÆ ANGLIÆ REGES BENEVOLENTIAM ET FAVOREM,
APUD REGNI PROCERES GRATIAM ET FAMILIARITATEM
APUD OMNES LAUDEM ET APPLAUSUM
MERUIT.
VIRO CLARISSIMO,
INTER PRÆSTANTIORES
ÆVI SUI SCRIPTORES
SEMPER MEMORANDO,
AMICI MŒRENTES.

où la louange va jusqu'au lyrisme, est l'expression fidèle de l'opinion de ses contemporains. Nul n'eut, de son vivant, une réputation moins contestée. Et ce n'était pas seulement dans les salons, dans les ruelles ou au sein d'une cour frivole qu'on lui prodiguait les hommages. Bayle le proclame *incomparable;* Hamilton, *inimitable.* La Fontaine l'appelle son maître. Corneille lui-même est heureux de son suffrage et ne craint pas de déclarer qu'aucune critique ne saurait l'émouvoir, quand il a pour lui le jugement d'un tel Aristarque (1). — A Londres comme à Paris, tous les beaux esprits du temps se disputent les écrits qui circulent sous son nom, qu'usurpent plus d'un mercenaire imitateur de son style et de sa manière; et le célèbre éditeur, immortalisé par Molière et par Boileau (2), ne cesse de demander qu'on lui fasse du *Saint-Evremond*, comme ses successeurs, encore plus indiscrets assurément, demanderont qu'on leur fasse des *Lettres per-*

(1) Lettres de La Fontaine et de Corneille à Saint-Evremond. On lit dans une lettre de La Fontaine entremêlée de vers :

Tout le monde vous propose
Pour modèle aux bons auteurs.

(2) Barbin, dont il est question dans la *dixième épître* de Boileau, dans le premier chant de l'*Art poétique,* et dans la scène entre Vadius et Trissotin des *Femmes savantes* de Molière.

sanes (1). Seul, Despréaux fait entendre une note discordante dans cet harmonieux concert ; mais c'est au moment où la fameuse querelle des anciens et des modernes surexcite toutes les têtes, et l'ardent défenseur des anciens compte Saint-Evremond au nombre de ses adversaires.

Dès que ce favori, disons-mieux, cet enfant gâté de deux sociétés éminemment lettrées, a disparu de la scène, que reste-t-il d'une popularité si prodigieuse ? A peine un souvenir, et ce souvenir ne peut le préserver des dédains de Voltaire, qui se plaît en quelque sorte à le rabaisser. Tout en se montrant plus juste envers lui, La Harpe est loin de le rétablir sur le piédestal d'où Voltaire l'a fait descendre. Trop vanté dans un siècle qu'on a spirituellement appelé *le siècle de l'admiration* (2), Saint-Evremond a été victime d'une de ces réactions que toute exagération rend inévitables. Vu à distance et en dehors de toute espèce de préventions, il ne paraît mériter « ni cet excès d'honneur ni cette indignité ». Ce que nous connaissons le

(1) Montesquieu raconte que les libraires allaient tirant les écrivains par l'habit en leur disant :« Faites-nous des *Lettres persanes* ».

(2) M. Villemain.

moins, il faut bien l'avouer, c'est la mesure. Il semble qu'en toutes choses une loi fatale nous condamne à passer brusquement d'un extrême à l'autre. Que d'écrivains pour qui il n'y a eu qu'un pas de la renommée à l'oubli ! Combien de pareilles vicissitudes devraient nous prémunir contre le penchant qui nous porte à nous enivrer de nos œuvres !...

Essayons de présenter Saint-Evremond sous son vrai jour, et de marquer la place qui lui appartient parmi les hommes supérieurs du règne de Louis XIV. Là où brillent au premier rang les Pascal, les Bossuet, les Fénelon, les La Rochefoucauld, les La Bruyère, les Sévigné et les poètes divins qui ont jeté tant d'éclat sur les lettres françaises, le second rang n'est certes pas sans gloire, surtout pour ceux qui, ouvrant la voie aux plus illustres, ont été comme leurs précurseurs.

Dans le système de l'univers, les constellations de première grandeur ne fixent pas seules l'attention de l'astronome. Il ne néglige point les astres plus petits, qui sont à demi-effacés et relégués dans l'ombre par les globes lumineux autour desquels ils gravitent. Il les suit d'un œil attentif à travers l'espace. Il détermine soigneusement le

point qu'ils occupent dans le plan général de la création, leurs rapports avec les astres d'un ordre plus élevé; et chacune de ses découvertes est comme un hymne de plus en l'honneur de la Providence. Ainsi fait le critique dans le domaine où s'exerce son action. Il ne se borne pas à glorifier les éternels modèles du beau et du vrai. Il prend plaisir à mettre en lumière des talents plus modestes, à les réhabiliter quand ils ont été méconnus, à leur restituer, en un mot, la part de célébrité qui leur revient; car il a la conscience de l'utilité du rôle qu'ils ont rempli à leur heure et dans leur sphère, et il sent bien que c'est un acte de patriotisme de faire ressortir, à tous les degrés de la hiérarchie littéraire, l'inépuisable fécondité du génie national, et de ne rien laisser perdre des parcelles d'immortalité contenues dans les ouvrages oubliés.

La vie de Saint-Evremond est d'autant plus curieuse à étudier qu'elle embrasse presque un siècle et le plus grand de tous les siècles. Né en 1613, mort en 1703, il fut témoin des transformations sociales qui signalèrent successivement la domination de Richelieu, la régence d'Anne d'Autriche, l'avénement du royal élève de Mazarin. S'il

ne lui fut pas donné de voir de près les beaux jours d'un règne à jamais mémorable, dont il ne connut les merveilles que par ses relations avec les hommes les plus éminents de l'époque, il assista à la restauration et à la chute des Stuarts, à l'élévation du prince d'Orange, à la lutte de deux puissants monarques. Il vécut enfin assez longtemps pour qu'à sa mort il pût pressentir la révolution qu'allaient bientôt produire, en passant le détroit, la liberté sceptique, le besoin d'innovation, la licence des mœurs, et cet esprit moqueur et léger qu'il avait tant contribué à propager autour de lui.

Sans retracer en détail les phases diverses de la vie de Saint-Évremond, nous leur emprunterons tout ce qui est nécessaire pour faire apprécier, dans une sorte de biographie morale, l'homme et l'écrivain.

I.

Charles de Saint-Denis, seigneur de Saint-Evremond, est le troisième des six fils de Gilles de Marguetel, baron de Saint-Denis-le-Guast, cité avec honneur dans un des livres d'or de la noblesse française (1). Chacun d'eux a un surnom qui indique le trait le plus saillant de son caractère. On voit ainsi groupés autour du gentilhomme normand, justement fier de sa nombreuse lignée, l'*Honnête Homme*, le *Fin*, l'*Esprit*, le *Soldat*, le *Dameret*, le *Chasseur*. Saint-Evremond est surnommé l'*Esprit;* mais il semble réunir les principales qualités de la famille; car il a, lui aussi, et la distinction qui constitue l'*honnête homme* (2),

(1) *Histoire généalogique de la Maison de France et des grands officiers de la Couronne,* par le P. Anselme.

(2) Dans tout le cours de cette étude, *honnête homme* est pris dans le sens qu'on donnait à cette expression au dix-septième siècle. L'honnête homme par excellence était un homme d'une souveraine élégance et d'un esprit infini.

l'homme de bon ton, et la finesse et la bravoure. Un de ses biographes nous le dépeint en ces termes: « Il avait les yeux pleins de feu, le front large, le souris malin, la physionomie agréable et spirituelle ». Destiné, dès son enfance, à la magistrature, il s'adonne, en sortant du collége, à l'étude du droit, menant de front la littérature et la jurisprudence, et n'interrompant ses travaux que pour se livrer avec passion à un genre d'exercice dans lequel il excelle : on sait que l'escrime lui est redevable de la *botte de Saint-Evremond.* Mais il est entraîné par une vocation irrésistible vers la carrière des armes. Enseigne à seize ans, il reçoit le baptême du feu, à la tête d'une compagnie, au premier siége d'Arras. Le jeune duc d'Enghien préludait alors aux glorieux exploits qui, en consolidant l'œuvre de Richelieu, donneront au nom de Condé un lustre impérissable. Saint-Evremond combat sous ses ordres, comme lieutenant de ses gardes; et le sang-froid, l'intrépidité dont il fait preuve, lui valent les éloges de ce prince, si bon juge en pareille matière. A la bataille de Nortlingue, il enlève avec deux escadrons une position défendue par une artillerie formidable. Rien ne résiste à son élan; mais il arrive presque seul sur la hauteur que l'ennemi a été forcé d'abandonner,

et il est grièvement blessé. D'autres champs de bataille le verront déployer la même valeur sous le commandement de Turenne.

Le futur moraliste est homme d'action, comme Vauvenargues, et bien plus que Vauvenargues ; mais, comme lui, il sera plus tard détourné de sa voie. L'exil fera pour l'un ce que la maladie fera pour l'autre. Ainsi que Vauvenargues, Saint-Evremond a une place à part au milieu de ses compagnons d'armes ; car il joint à un courage impétueux un esprit charmant, une humeur vive et enjouée, des manières gracieuses et engageantes, une élocution prestigieuse mise au service d'un rare talent d'observation. Tout ce que l'armée compte de plus distingué l'estime, l'aime, le recherche; et il rencontre, parmi ses supérieurs aussi bien que parmi ses égaux, des amis qui ne lui feront jamais défaut. Les d'Estrée, les d'Albret, les Créqui, les Grammont se plaisent dans son intimité, et ils lui resteront fidèles dans la mauvaise fortune. Assurément il est loin d'avoir sur ceux qui l'entourent cette espèce d'ascendant, d'autorité morale qui sera comme l'heureux privilége du capitaine Vauvenargues, qu'à vingt-quatre ans on appellera *le Père*. Le sentiment qu'il inspire

diffère profondément de la respectueuse sympathie qu'on ne pourra refuser à ce doux et austère jeune homme qui portera sur son front l'empreinte des grandes pensées. Mais il y a dans ce sentiment plus d'abandon et quelque chose de plus affectueux. Saint-Evremond n'impose pas ; il attire et il charme. Il tient, pour ainsi dire, le milieu entre Vauvenargues et Bussy-Rabutin, tous deux hommes de guerre et écrivains, moins grave, moins noble que le premier, mais plus digne, plus sérieux que le second, malgré sa gaîté et son enjouement. Disons toutefois que ce qui le rapproche encore plus de Bussy-Rabutin que de Vauvenargues, c'est un goût trop prononcé pour Rabelais et pour Pétrone.

Condé, qui se montra, comme on sait, si sensible aux sublimes accents de Corneille, trouvait dans la lecture son plus doux délassement. Il se reposait en s'instruisant entre deux victoires : tant il est vrai qu'une grande âme est ouverte à tous les instincts élevés ! Saint-Evremond devient bientôt son lecteur favori ; c'est pour lui un moyen de pénétrer plus avant dans l'amitié et la confiance du prince. En lisant ensemble les meilleurs ouvrages anciens et modernes, ils ont chaque jour

l'occasion de traiter les questions les plus intéressantes. « Ce sont, pour parler le langage de Mme de Sévigné, des conversations infinies », où l'art militaire, la philosophie, l'histoire, la littérature font le sujet de discussions variées. Saint-Evremond aime beaucoup à causer et à discourir. Il est si naturel d'aimer à faire ce qu'on fait bien ! Mais autour de lui on aime encore plus à l'entendre. On ne se lasse pas d'admirer l'abondance de ses idées, l'étendue de ses connaissances et cette piquante originalité, toujours unie à ce ferme bon sens dont l'esprit est comme la grâce. Chênedollé a dit d'un des plus brillants causeurs du dernier siècle : « On n'avait qu'à le toucher sur un point, et le merveilleux clavier répondait à l'instant par toute une sonate ». Rivarol descend en droite ligne de Saint-Evremond. Quand, passant du sévère au plaisant, Saint-Evremond s'abandonne à sa verve joyeuse, c'est un jet incessant de saillies, une véritable pluie d'étincelles. Riant volontiers des travers d'autrui, Condé est ravi de l'habileté du railleur à saisir tous les ridicules. Mais un jour l'imprudent s'avise de découvrir chez son maître ces petits côtés par lesquels les héros eux-mêmes paient leur tribut à la faiblesse de l'humanité, et, en présence de ses camarades, il

se permet quelques épigrammes qui arrivent aux oreilles du prince. L'irascible Condé congédie l'audacieux qui a osé tourner contre lui cette causticité qu'il s'était plu tant de fois à encourager, alors même qu'elle s'exerçait aux dépens des plus grands personnages. Saint-Evremond apprend ainsi chèrement à mieux connaître le cœur humain. Heureux s'il eût appris également à se défier un peu plus de cette humeur moqueuse qui devait lui être si funeste! Il lui faudra de plus dures leçons pour l'amener à retenir sur ses lèvres ou au bout de sa plume ce sel gaulois qui s'en échappait comme malgré lui. Saint-Evremond, reconnaissons-le, ne va guère jusqu'au sarcasme. Il préfère par instinct le persiflage, « cette aristocratie de l'esprit » (1); car tout ce qui sent l'amertume ou la violence semble répugner à sa nature. Il y a chez lui comme un fond de modération jusque dans ses défauts les plus caractérisés, et ce n'est pas sans raison qu'on l'appellera « un Montaigne adouci » (2). Mais, dans maintes circonstances, une fine ironie n'est pas moins dangereuse qu'une mordante satire.

(1) Mot de Rivarol.
(2) Sainte-Beuve.

II.

Les lettres et les plaisirs le consolent dans sa disgrâce. Il est de cette école d'Epicure qui n'attendit pas la Régence pour avoir en France de nombreux disciples, et qui, dans un coin du XVIIe siècle, mêlait aux graves commentaires de Gassendi les vers libertins d'Hesnault et de Chaulieu. Pour elle, la volupté est le souverain bien, et consiste « dans l'art d'user des plaisirs avec délicatesse et de les goûter avec sentiment », suivant la définition qu'Hamilton met dans la bouche d'Aspasie. *Couronnons-nous de roses avant que les roses soient flétries*, tel fut, dans tous les temps, le vrai résumé de la doctrine épicurienne (1). Ninon de

(1) Chaulieu la résume ainsi :

> Verse du vin, jette des roses ;
> Ne songeons qu'à nous réjouir,
> Et laissons là le soin des choses
> Que nous cache un long avenir.

Saint-Evremond l'avait résumée, avant lui, de la même manière,

Lenclos, cette Aspasie moderne, qui, à force d'esprit et de grâce, se fera presque pardonner la légèreté de sa conduite, est alors à l'apogée de sa gloire mondaine, si toutefois ce n'est pas prostituer ce mot de gloire, quel que soit le correctif qui l'accompagne, que de l'appliquer à un tel genre de succès. Des seigneurs de haut parage, des gens de lettres en renom, lui font cortége, et briguent à l'envi ses faveurs. Fasciné par cette enchanteresse, Saint-Evremond, en fervent adorateur, dépose aux pieds de son idole les prémices de sa muse. Il chante sur tous les tons ces charmes incomparables qui firent tourner tant de têtes illustres. Cette liaison, formée d'abord par l'amour, cimentée ensuite par l'amitié, le seul sentiment dans lequel la volage Ninon pût se montrer constante, continuera, à travers bien des vicissitudes, jusqu'au terme de deux longues existences ». C'est Béatrix, a-t-on dit (1), qui fit Dante; c'est Laure

c'est-à-dire dans le même esprit, mais avec bien moins de poésie :

Jouissons de notre printemps ;
Il faut, au plus beau de nos ans,
Cueillir les fleurs de la jeunesse ;
C'est le partage des mortels,
Et ce qu'un autre âge nous laisse
Doit suffire pour les autels.

(1) Lamartine.

qui fit Pétrarque ; c'est Léonore qui fit le Tasse »; c'est Ninon qui fera Saint-Evremond. La distance qui sépare la célèbre courtisane de ces trois nobles femmes, marque bien celle qui sépare Saint-Evremond de ces trois grands poètes.

Le salon, ou, si l'on veut, le boudoir de Ninon (chez Ninon salon et boudoir se confondent) est un des cercles les plus fréquentés, et ce n'est pas celui où l'on prise le moins les jouissances de l'esprit, ne fût-ce qu'à titre d'amusement et de distraction. Malgré la liberté qui y règne, l'élégance des manières, l'urbanité, l'atticisme n'en sont point bannis. Sans doute, on n'y vise pas à cette suprême distinction que recherchent par-dessus tout les habitués de l'hôtel de Rambouillet, ce sanctuaire de la politesse et du noble langage, où la vertueuse *Arthénice* reçoit les hommages d'une société choisie qu'anime l'enthousiasme des grandes choses. Mais on y a bien moins de laisser-aller que dans le cercle des Saint-Amand, des Scarron, des Saint-Pavin, qui ont du sang rabelaisien dans les veines et que dépassera seule en cynisme la fameuse société du Temple. Par une singularité peut-être unique dans l'histoire des reines de son espèce, qui la relève en quelque

sorte et lui donne un cachet tout particulier, Ninon veut qu'autour d'elle on conserve une certaine décence, et que, tout en se livrant sans contrainte à d'aimables causeries, on ne s'écarte pas du ton de la bonne compagnie. Elle n'aime que les épicuriens délicats. C'est bien là le milieu qui convient à Saint-Evremond. Aussi, comme il s'y sent à l'aise! Comme il s'y délecte! Avec quel entrain il improvise rondeaux, sonnets, ballades, madrigaux et quatrains, aux applaudissements de Philis (1) et de sa cour! Ces applaudissements ont de l'écho au dehors, et bientôt tout Paris sait par cœur ces petits vers, ces mièvreries galantes, où l'on s'étonne aujourd'hui de ne rencontrer çà et là que quelques traits heureux. La mode assure partout un bruyant accueil à cette poésie de salon, à cette prose rimée toute dépourvue de feu sacré dont Voiture fut pour ainsi dire le créateur. Bien plus vanté comme poète que Saint-Evremond sans lui être bien supérieur, ce coryphée de l'hôtel Rambouillet ne doit, lui aussi, ses succès qu'à l'engouement général. Despréaux cèdera lui-même au torrent, quand il dira qu'un sonnet sans

(1) *Philis* est le nom que Saint-Evremond donne à Ninon dans ses vers.

défaut vaut seul un long poème. De Voiture en Saint-Evremond, de Saint-Evremond en Fontenelle, la poésie fugitive se traînera dans l'ornière des fadeurs prosaïques, pour être enfin portée par Voltaire jusqu'au plus haut degré de perfection.

A cette époque, les petits soupers n'étaient pas moins en honneur que les petits vers. De fins repas, assaisonnés de gaîté et de bons mots, faisaient les délices de toutes les ruelles poétiques. Voiture loue Balzac d'être aussi élégant dans ses festins que dans ses livres (1). Ce que Chapelle et Bachaumont remarquent avant tout, dans le voyage dont ils nous ont laissé un si piquant récit, ce sont les mets exquis qu'on leur sert à Jonzac et à Fontrailles, et ils ne rougissent pas de l'avouer. Saint-Evremond est de la même famille. Le spirituel auteur de la *Physiologie du goût* peut le compter parmi ses ancêtres. On connaît le charmant aphorisme de Brillat-Savarin. Saint-Evremond le met admirablement en pratique : en tout, il est homme d'esprit. Aux conseils pleins de raffinement, qu'il donne à un ami jaloux d'apprendre de lui la gaie science du bien-être, qui ne reconnaî-

(1) Voiture salue Balzac du nom de *magister dicendi et cœnandi.*

trait « un des profès de l'ordre des Côteaux » (1) ? Ses lettres sont remplies de curieux détails qui prouvent qu'il est initié à tous les secrets de l'art si bien chanté par Berchoux, et qu'à l'étoffe d'un Lucullus il joint l'étoffe d'un Vatel. Glissons, n'appuyons pas sur ce côté de l'épicurien (2).

---

(1) Boileau, troisième satire :

Et qui s'est dit profès dans l'ordre des Côteaux.

(2) Saint-Evremond recommande du reste la sobriété : « On peut être sobre, dit-il, sans être délicat. On ne peut être délicat sans être sobre ».

III.

Peu de temps après la mort de l'illustre fondateur de l'Académie française, Saint-Evremond attaque cette compagnie dans une satire dialoguée, décorée à tort du titre de comédie. Pellisson a jugé la satire de Saint-Evremond avec trop d'indulgence. On voudrait y effacer plus d'un vers qui passe les bornes de la décence et défie la citation. L'auteur a trop oublié que la vraie beauté littéraire est inséparable de la beauté morale, qui se rattache par tant de points de contact au goût lui-même, ou plutôt qui est une de ses faces. C'est à peine si de rares éclairs de poésie éveillent de temps en temps l'attention du lecteur. De plus elle renferme une foule d'allusions qui sont inintelligibles aujourd'hui. Cependant elle offre quelque intérêt à plus d'un point de vue. Molière, qui, nous le savons, prenait son bien partout où il le trouvait, lui a en quelque sorte emprunté une des scènes les plus comiques des *Femmes savantes*, la querelle de Vadius et de Trissotin. Boileau a pu y

puiser à son tour plusieurs de ses épigrammes les plus acérées contre Chapelain. Saint-Evremond y devance ce haut justicier du Parnasse, en jetant le ridicule à pleines mains sur le poème à demi-barbare de *la Pucelle*. Il nous représente les académiciens « se disputant et s'injuriant pour des mots que les uns veulent condamner et les autres absoudre, et nous montre quelle était à leur égard la disposition des gens du monde » (1).

L'Académie, cette institution si éminemment française qui est une de nos gloires, avait reçu de Richelieu la mission d'épurer, de perfectionner la langue et d'en constituer l'unité. Mais, née d'une coterie d'écrivains médiocres que ce puissant génie, qui agrandissait tout ce qu'il touchait, avait tout à coup élevée et transformée en lui donnant un caractère officiel, elle était trop près de sa naissance pour que son autorité fût acceptée sans contestation. Dans le travail d'épuration auquel elle se livrait avec une sage lenteur, malgré les sarcasmes de ses adversaires, elle rencontrait d'assez vives résistances chez quelques esprits indépendants, qui lui reprochaient, non peut-être sans

(1) Guizot, *Etude sur Corneille*.

raison, de trop dépouiller le vieil idiome gaulois, la langue de Rabelais et de Montaigne, de sa naïveté, de son originalité et de sa grâce.

Saint-Evremond est un de ces esprits indépendants qui refusent de s'incliner devant les arrêts du nouvel aréopage, et sa prétendue comédie se ressent de cette indépendance. Il y a quelque vérité dans la protestation de Mlle de Gournay, cette fille adoptive du philosophe bordelais, qui poussa jusqu'au fanatisme de l'admiration la reconnaissance ou plutôt le culte qu'elle lui avait voué. Il est seulement à regretter qu'elle ne soit pas formulée en meilleurs vers.

La scène dans laquelle Godeau, évêque de Grasse, dit à son confrère Colletet :

> **Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon ;**
> **Levez-vous, Colletet !**

met bien en relief la révolution qui s'est opérée le jour où de modestes écrivains ont été admis, par les lois d'une institution officielle, au sein d'une compagnie placée sous le patronage de l'Etat, à marcher de pair avec des prélats et des

ducs. Cette apostrophe, adressée, au nom de l'égalité, par un évêque au plus humble des académiciens, a une portée que ne sauraient atténuer les plaisanteries qu'y mêle Saint-Evremond. Entamé sur un point, l'édifice du privilége a perdu quelque chose de sa solidité, et ce premier coup de marteau contribuera à hâter le moment de sa chute. L'égalité franchira plus tard le seuil de l'Académie, et des *fils d'Apollon*, pour parler le langage du bon Godeau, s'étendra, dans le domaine légal, à tous les enfants d'une même patrie.

IV.

La Fronde vient brusquement interrompre le cours des prospérités inouies « de la bonne régence », comme l'appelle Saint-Evremond en célébrant cet âge d'or de nos annales (1). Parvenue, sous l'impulsion du continuateur de Richelieu, à un degré de splendeur inconnu jusqu'alors, la France est précipitée dans la guerre civile. Au milieu de ces luttes stériles de l'ambition et des intérêts personnels, soit que le Parlement prenne l'initiative de la rébellion contre la cour, en se posant en protecteur des droits de la nation, soit qu'il se traîne à la remorque de quelques grands seigneurs, Saint-Evremond restera fidèle à la cause de la royauté. Il la défendra, jusqu'à la fin, de son épée et de sa plume. Et cependant ce caustique personnage est frondeur par nature; mais

(1) J'ai vu le temps de la bonne régence,
Temps où régnait une heureuse abondance.
Temps où la ville aussi bien que la Cour
Ne respiraient que les jeux et l'amour

son bon sens le prémunit contre un entraînement que la raison condamne, et ne permet pas que ses velléités d'opposition dégénèrent en révolte.

Saint-Evremond a bien jugé et cette renaissance du vieil esprit de faction qui caractérise la Fronde parlementaire, et ce pêle-mêle, non moins risible qu'odieux, d'intrigues, de bassesses, de convoitises, dont la Fronde nobiliaire nous offre constamment le spectacle. La morale qu'il en tire préviendrait plus d'une révolution, si elle était toujours pratiquée. « Ne confondons pas, dit-il, le bien public avec le nôtre, et ne faisons pas une guerre civile d'une guerre particulière. Tous les mouvements sont libres, quand ils sont secrets; mais, du moment qu'il nous portent à des choses où l'Etat se trouve intéressé, nous lui devons compte de nos actions, et la justice a des droits sur des entreprises si criminelles ». N'est-ce pas là la devise de tous les bons citoyens?

Dans son pamphlet sur *la retraite de M. de Longueville en Normandie,* il dévoile l'égoïsme et la couardise de tous ces soi-disant défenseurs des libertés publiques, si avides de domination, d'honneurs et de richesses, qui ne visent qu'à se

partager les charges, les dignités, les gouvernements. C'est la *satire Ménippée* de cette contrefaçon de la Ligue. Saint-Evremond y passe en revue les principaux lieutenants du duc de Longueville, dont le désintéressement égale celui de leur chef; et, à mesure qu'ils défilent devant lui, il les marque de ce burin qu'il est si habile à manier. Il épuise contre eux les flèches de son carquois; c'est une nuée; nul n'y échappe. Il est tellement en veine de raillerie, qu'après avoir raillé les Normands, ses compatriotes, il se raille lui-même en se mettant en scène (1). Comme l'idée qu'il nous donne du duc de Longueville, « l'homme du monde qui aimait le moins le commencement de toutes les affaires », suivant le cardinal de Retz, répond bien au portrait que nous en a tracé le malicieux coadjuteur! Comme il s'amuse aux dépens de ce comte de Fiesque, « commis-

(1) « On vouloit donner le commandement de l'artillerie à Saint-Evremond; et, à dire vrai, dans l'inclination qu'il avoit pour Saint-Germain, il eût bien souhaité de servir la Cour, en prenant une charge considérable où il n'entendoit rien; mais, comme il avoit promis au comte d'Harcourt de ne point prendre d'emploi, il tint sa promesse, tant par honneur que pour ne pas ressembler aux Normands, qui avoient presque tous manqué de parole. Ces considérations lui firent généreusement refuser l'argent qu'on lui offroit et qu'on ne lui eût pas donné ».

sionné pour les enlèvements de quartier et autres exploits brusques et soudains , dont la résolution peut se prendre en chantant un air de La Barre , ou en dansant un pas de ballet » ; de ce Bocaule « qui, n'ayant jamais vu l'armée, veut être maréchal-de-camp et l'est en effet , parce qu'il a été chasseur toute sa vie, et que, la chasse étant une image de la guerre, quarante ans de chasse valent bien pour le moins vingt campagnes » ; de ce Flavencourt, qui a la même prétention, « parce que, pour être bon capitaine, il ne suffit pas d'avoir gagné des batailles, il faut avoir vu des déroutes, et que personne à cet égard ne peut lui disputer l'avantage »! Si l'on est peu tenté de rire, c'est qu'on ne saurait oublier que les destinées de la France étaient en jeu dans les folies de la Fronde. Mais ne croirait-on pas sentir le fouet de Juvénal ou le fer rouge de Tacite, quand Saint-Evremond nous montre le Parlement promettant aux Frondeurs « de rendre autant d'arrêts qu'ils voudront sans rien examiner », de leur livrer entièrement « le bien du roi », dont il se dit le tuteur, « pourvu que le *semestre* soit supprimé »; quand Saint-Ibal réclame « l'honneur de faire entrer les ennemis en France », et qu'il lui est répondu « que les généraux se le

réservent » ? Ici le ton du railleur s'élève, et l'indignation perce à travers l'ironie (1). Lorsque tant de gentilshommes, n'obéissant qu'à leurs cupidités, à leurs rancunes ou aux caprices de leurs maîtresses, changent si facilement de parti qu'on a peine à les suivre dans tous leurs mouvements, la constance de Saint-Evremond forme un heureux contraste avec ces honteuses palinodies, et sa fidélité l'honore.

Toutefois, n'exagérons pas son mérite. Même dans ses actes les plus louables, l'épicurien, si l'on y regarde de près, se trahit : « C'est un métier, dit-il de ces sortes d'affaires, dont les honnêtes gens et *ceux qui se trouvent bien* « ne se doivent pas mêler ». Saint-Evremond est de ceux qui se

(1) Il termine par des réflexions qui dénotent une connaissance exacte des partis ou plutôt des factions : « Les dupes, dit-il viennent là tous les jours en foule ; les proscrits, les misérables s'y rendent des deux bouts du monde. Jamais tant de beaux discours et si peu de bon sens ; jamais tant de desseins sans actions, tant d'entreprises sans effets ; toutes imaginations, toutes chimères ; rien de véritable, rien d'essentiel que la nécessité et la misère. De là vient que les particuliers se plaignent des grands qui les trompent, et les grands des particuliers qui les abandonnent. Les sots se désabusent par l'expérience et se retirent : les malheureux qui ne voient aucun changement dans leur condition, mécontents de leurs chefs, vont chercher ailleurs quelque autre méchante affaire ».

trouvent bien; les nouveautés et les hasards lui déplaisent, parce qu'ils pourraient déranger ses habitudes et nuire à son bien-être. Les factions sont ennemies de l'ordre et de la règle, et nul ne sait mieux que lui que l'ordre et la règle constituent le premier besoin de quiconque veut jouir paisiblement de la vie. Un mobile qui n'est autre chose que l'intérêt bien entendu n'a certes rien d'héroïque; mais que de malheurs auraient été épargnés à la France, si notre épicurien eût eu en cela plus d'imitateurs!

V.

Après le triomphe de Mazarin, un brevet de maréchal-de-camp et une pension de mille écus récompensent Saint-Evremond de ses services. Une épigramme lui avait fait perdre la faveur du prince de Condé ; une épigramme lui fera perdre encore celle du tout-puissant ministre. Il expie son imprudence à la Bastille, où il peut méditer à loisir sur le danger qu'il y a à tout sacrifier au plaisir de lancer quelques traits malins. Mis en liberté au bout de trois mois de captivité, il signale sa rentrée dans les salons de Paris, qui ne pouvaient se consoler de son absence, par une de ses meilleures pièces, par sa satire contre les *Précieuses,* intitulée *le Cercle.*

Le genre précieux, dans la bonne acception du mot, heureux mélange de la galanterie espagnole et du bel esprit italien, qui régnait presque sans partage chez Mme de Rambouillet, transporté dans un autre milieu, avait dégénéré en afféterie, en

pédantisme, en subtilités quintessenciées. Aux Catherine de Vivonne et aux Julie d'Angennes succédaient les Cathos et les Madelon, dont la verve railleuse de Molière devait bientôt faire justice par le ridicule. « Les plus excellentes choses (c'est ce grand comique qui parle) sont sujettes à être copiées par de mauvais singes, qui méritent d'être bernés » (1). Saint-Evremond, précédant Molière, nous conduit dans cette nouvelle cour d'amour qu'on nomme le cercle des *Précieuses*, et se plaît à nous montrer toutes les variétés de l'espèce. « Le fin des choses, le grand fin, le fin du fin » (2), n'est-il pas contenu en germe dans les vers suivants?

Là se font distinguer les fiertés des rigueurs,
Les dédains des mépris, les tourments des langueurs.
On y sait démêler la crainte et les alarmes,
Discerner les attraits, les appas et les charmes.

Ninon disait que les *Précieuses* étaient les Jansénistes de l'amour. Saint-Evremond commente ce mot piquant qui, dans un temps où l'amour était

(1) Préface des *Précieuses ridicules* de Molière.
(2) *Les Précieuses ridicules*, scène X[e].

le sujet de toutes les conversations, avait fait fortune. A côté des âmes vraiment délicates, qui cherchent à *dévulgariser* l'amour, comme on cherchait alors à dévulgariser la langue, il y a ce qu'il appelle les fausses délicates, « qui, dit-il, ont enlevé à l'amour ce qu'il a de plus naturel, pensant lui donner quelque chose de plus précieux, qui ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit et converti des mouvements en idées ». Il met hardiment à nu ce que cache cette fausse délicatesse, et il le fait avec une crudité d'expression qui ne nous permet pas de citer cet énergique résumé de son commentaire. Le cœur des *Précieuses* ne fut jamais analysé d'une manière à la fois plus subtile et plus brutale.

VI.

La *Lettre sur les plaisirs*, qu'il écrivit au comte d'Olonne de la campagne où il s'était retiré après un duel, indique bien quelle était alors la situation de son âme. Il y expose, en vrai docteur épicurien, la théorie *des plaisirs bien entendus et bien ménagés,* qui est, selon lui, le fondement de la véritable science du bonheur et de la véritable sagesse. Il blâme « les sensuels qui s'abandonnent grossièrement à leurs appétits », et il ajoute : « L'esprit a plus de part au goût des délicats qu'à celui des autres. Sans les délicats, la galanterie serait inconnue..... C'est à eux qu'on doit l'*erudito luxu* de Pétrone et tout ce que le raffinement de notre siècle a trouvé de plus curieux dans les plaisirs ».

Les délicats! cette expression revient souvent sous la plume de Saint-Evremond, qui semble la caresser avec amour. C'est qu'il y reconnaît, comme dans un miroir, sa propre image. Si ce mot est en quelque sorte le fond de sa langue, c'est que l'idée

qui s'y attache est le fond même de sa nature. Employé comme substantif, ce charmant adjectif est du répertoire de la grâce. Il y a une nuance très-marquée entre un *délicat* et un homme *délicat*. Chez celui-ci, la délicatesse se mêle plus ou moins aux autres qualités qui le distinguent. Celui-là est la délicatesse faite homme. Tout en lui est comme imprégné de ce merveilleux don du ciel, le premier peut-être après la vertu. La délicatesse, cette chose indéfinissable, qu'on apprécie en France plus que partout ailleurs, spiritualise pour ainsi dire la sensualité elle-même. C'est par elle que le matérialisme pratique touche encore en quelque manière au spiritualisme et laisse dans l'âme une porte ouverte aux nobles instincts. Quand la délicatesse du cœur se joint à la délicatesse de l'esprit, cette ravissante union exerce une séduction à laquelle rien ne résiste, car elle réalise ce que les rêves de l'imagination nous offrent de plus aimable et de plus parfait.

Par malheur, la délicatesse de Saint-Evremond ne dépasse guère le niveau de cette délicatesse purement extérieure qui ne sert qu'à sauver les apparences, qu'à couvrir toutes les faiblesses d'un vernis de politesse et de bon ton. Rechercher l'agréable sous toutes les formes, mais sans

cette ardeur fébrile qui rompt l'équilibre de nos facultés, en savourer la jouissance avec cette inaltérable sérénité qui en double le charme, telle est, suivant Saint-Evremond, notre grande affaire ici-bas. La modération dans le plaisir, voilà son idéal. L'homme peut se livrer à tous ses penchants, pourvu qu'il s'arrête aux limites tracées par le code des bienséances. Le seul travers que Saint-Evremond repousse, c'est la grossièreté. Le seul devoir qu'il prescrive, c'est la décence. Le seul frein qu'il admette, c'est l'obligation de paraître bien élevé. Il analyse avec une finesse extrême les diverses impressions que reçoit l'âme des objets qui lui plaisent, depuis « celles qui ne font que l'effleurer » jusqu'à celles « qui l'enlèvent par un espèce de ravissement ». Il donne évidemment la préférence « à ces impressions molles et voluptueuses qui viennent à se fondre et à se répandre délicieusement dans l'âme », quoiqu'il qualifie de dangereuse « la douce nonchalance » qu'elles produisent. Remarquons en passant que, si « cette douce nonchalance » a pour lui de l'attrait, il sait la secouer sur le champ de bataille ; ce qui le sépare de l'école d'Horace, qui jeta son bouclier à Philippes.

Saint-Evremond ne veut pas que l'homme pense

sérieusement á la mort : « C'est, dit-il, une occupation trop contraire à l'usage de la vie ». — L'homme doit bannir loin de lui tout ce qui est capable de l'importuner ou de l'attrister, et ne demander à l'avenir, comme au passé, que des idées riantes. — Ce n'est pas l'erreur, ce n'est pas la passion, qui sont nos plus cruels ennemis; c'est la tristesse, c'est l'ennui : il faut les éloigner à tout prix. — Saint-Evremond n'aime pas ces esprits sombres et rêveurs « qui demeurent toujours avec eux-mêmes ». — On ne peut vivre heureux qu'en « sortant souvent comme hors de soi », en se dérobant, au milieu des distractions du monde, à la connaissance de ses propres maux. — Si nous sommes obligés de regretter quelque chose, que nos regrets soient plutôt des sentiments de tendresse que de douleur. — Si, pour éviter le mal, il est nécessaire de le prévoir, que notre prévoyance n'aille pas jusqu'à la crainte. — — Rien ne manque, on le voit, au règlement de vie formulé par ce disciple « du bon Epicure » (1). Les subtilités de sa casuistique épicurienne en font, suivant un mot fort juste, « le Marivaux de l'épicuréisme délicat ».

(1). C'est l'épithète qu'il donne à Epicure dans sa lettre.

La *Lettre sur les plaisirs* renferme, en réalité, toute la morale de Saint-Evremond. Cette morale, qui réduit la destinée de l'homme à l'art de jouir, qui ne compte pour rien les nobles satisfactions du devoir accompli, cette morale dont le moindre défaut est d'exiger de ses adeptes une certaine richesse et de ne pouvoir être appliquée aux déshérités de la fortune, diffère essentiellement de la sublime morale de l'Evangile, qui repose tout entière sur l'esprit de sacrifice et sur le détachement absolu. Le dernier mot de l'une est le bonheur dans la volupté; le dernier mot de l'autre est le bonheur en Dieu par l'accomplissement de sa loi. Entre elles, il y a toute la hauteur de la croix. Et cependant, plusieurs réflexions, dans la lettre qui nous occupe, tendraient à démontrer que Saint-Evremond croit à la vérité du christianisme. Il le compare, en finissant, à la philosophie d'Epicure, et il le place bien au-dessus d'elle. Tout en nous conseillant de ne pas songer à la mort, il semble ne pas perdre de vue ce que la religion nous montre au-delà du tombeau; car il ajoute : « Il n'y a rien qui puisse adoucir le passage de la vie à la mort que la persuasion d'une autre vie attendue avec confiance, dans une assiette à tout espérer et à ne rien craindre ». Le

chrétien le plus convaincu ne saurait mieux dire. Quelle contradiction ! Saint-Evremond ne paraît pas seulement s'en être aperçu.

Vauvenargues parle, lui aussi, de l'usage des plaisirs dans quelques-uns de ses discours. Certes, sa morale est loin d'être sévère ; elle pèche plutôt par excès d'indulgence. Ne considérant l'humanité qu'en dehors des données de la foi, Vauvenargues ne puise pas ses inspirations dans ce qui la rapproche le plus du Dieu qui l'a créée. Combien pourtant son langage est plus élevé que celui de Saint-Evremond ! Ses conseils à un jeune homme sont tous frappés au coin d'une âme virile. Son idéal, à lui, c'est la gloire. Il en fait la plus belle récompense de l'homme. S'il oublie qu'il est pour le chrétien une récompense bien plus haute, une immortalité bien supérieure à l'immortalité du souvenir, il veut au moins que l'homme travaille avant tout à mériter la gloire par la pratique de la vertu. Sous l'influence de cette grande passion, à laquelle il subordonne toutes les autres, il flétrit en termes éloquents la mollesse et la frivolité.

Saint-Evremond, dans une autre lettre à peu

près de même date, prouve que, s'il prêche l'usage modéré du plaisir, ce n'est pas qu'il ne soit porté lui-même à s'écarter des règles de cette modération qu'il préconise ; car, il avoue « qu'il ne peut voir sans envie les gens somptueux et magnifiques en leurs dépenses ». On dirait qu'il est désolé de n'être point assez riche pour se permettre toutes les prodigalités. « Je hais, écrit-il, les Vivonne et les Saucours, pour ne pas pouvoir leur ressembler ». Et l'on ne saurait s'en étonner. Nous sommes si exposés à glisser sur la pente de la morale facile, n'étant pas retenus par le lien puissant du devoir! La modération dans les désirs a besoin d'une base plus solide que les lois plus ou moins étudiées d'une science dont nos passions ne sont point toujours prêtes à accepter les leçons.

VII.

Nous avons signalé la contradiction qui existe entre la morale de Saint-Evremond et le sentiment religieux, dont quelques passages de sa *Lettre sur les plaisirs* sont empreints. Cette contradiction est encore plus manifeste dans sa dissertation *Sur l'impuissance où est l'homme qui veut connaître toutes choses, de se connaître lui-même.* Il y soutient qu'il n'y a pas de certitude pour l'homme, s'il n'assujettit la raison à la foi. — Tous les philosophes ont vainement cherché à savoir ce que nous sommes et ce que nous serons un jour. — Aucun d'eux n'a pu réussir à démontrer l'immortalité de l'âme, à l'aide des seules lumières de la raison. — Pour lui, en pareille matière, la raison n'est rien; la foi est tout, et c'est en quelque sorte manquer au respect qu'on lui doit, que d'essayer même d'établir par le raisonnement les fondements de la philosophie spiritualiste. — Ne croirait-on pas qu'il appartient à l'école religieuse la plus exclusive, à celle qui ne sait pas concilier la

nécessité de la révélation divine avec la dignité de la raison humaine, à celle qui refuse à cette noble émanation de l'intelligence suprême le pouvoir d'arriver aux vérités premières et à leurs conséquences immédiates, comme si, pour exalter la foi, il fallait humilier la raison? Il insiste avec complaisance sur les variations des philosophes, parmi lesquels il fait figurer le roi Salomon. Ni Socrate, ni Platon, ni Descartes ne trouvent grâce devant lui. Pascal ne traite pas plus durement l'illustre auteur des *Méditations*, quand il l'accuse d'avoir voulu se passer de Dieu. Après avoir nié les droits les plus légitimes de la philosophie qui découle de la raison pure, Saint-Evremond ira jusqu'à dire nettement, dans son *Jugement sur les sciences auxquelles peut s'appliquer un honnête homme*, que c'est une vraie folie d'étudier une science aussi vaine. Mais il ne proscrira pas moins l'étude de la théologie, et il le fera, ce semble, de manière à trahir le fond de sa pensée. — Tout ce qui est du domaine de la théologie doit, à son avis, « être traité avec *mystère* et *secret* ». — « On brûle, dit-il, un homme assez malheureux pour ne pas croire en Dieu; et cependant on demande publiquement s'il y en a un..... C'est de cette manie de raisonner, poussée jusqu'à l'extrava-

gance par les théologiens, qu'est venu le proverbe que le médecin et le théologien croient rarement aux remèdes et à la religion... Que nos docteurs en théologie traitent les matières de théologie avec plus de réserve, et que ceux qui leur doivent docilité et soumission aient moins de curiosité! »

Le lecteur attentif ne retrouve-t-il pas ici le sceptique qui, au fond, ne croit guère plus à la religion qu'à la philosophie? Cette docilité, cette soumission que Saint-Evremond conseille à l'égard de la doctrine, en lançant aux docteurs plus d'une malicieuse épigramme, ne sont-elles pas loin de porter le cachet d'une véritable conviction? Ne faut-il pas voir avant tout, dans de tels conseils, la prudence de l'épicurien, jaloux de vivre en paix avec les puissances dans un temps où les vérités de la foi étaient si bien admises comme des axiômes indiscutables, que la moindre profession d'incrédulité eût pris le caractère d'une révòlte contre une autorité universellement reconnue? Si nous voulons bien, quant à nous, ne pas révoquer en doute la sincérité de Saint-Evremond, lorsqu'il proteste aussi hautement de son respect pour la religion, nous sommes plus que tenté de ne le

considérer que comme un respect extérieur, qui n'a aucune racine dans le cœur. A nos yeux, le sentiment qui l'anime ne va pas au-delà de celui qui fera dire à J.-J. Rousseau lui-même : « Surtout apprenez à respecter la religion; l'humanité et la politique exigent ce respect ». Nous le croyons d'autant plus, qu'en écrivant à un de ses amis, Saint-Evremond se sert presque des mêmes expressions. Seulement, au lieu d'invoquer l'humanité et la politique, il invoque la bienséance; ce qui marque bien la différence entre le philosophe et « l'honnête homme », pour qui la religion n'est que la plus haute des convenances sociales (1).

Néanmoins, c'est peut-être de bonne foi que ce singulier éclectique emprunte à l'épicuréisme sa morale, et au christianisme ses dogmes : nous le voyons si fortement enclin à tout effleurer sans rien approfondir! Peut-on juger, d'après les règles de la logique, un écrivain qui déclare qu'il n'aime ni la méditation ni l'étude, et qu'il n'a que fort

(1) Après avoir dit, dans cette lettre, qu'il ne faut pas afficher l'incrédulité, il ajoute : « La seule *bienséance* et le respect qu'on doit à ses semblables défendent une telle licence ».

peu de goût pour la lecture ? « Si j'y emploie quelques heures, dit-il, ce sont les plus inutiles, sans dessein, sans ordre, quand je ne puis pas avoir la conversation des honnêtes gens et que je me trouve éloigné du commerce des plaisirs. Ne vous imaginez donc pas que je parle profondément de choses que je n'ai étudiées qu'en passant et sur lesquelles je n'ai fait que de légères réflexions. L'étude a je ne sais quoi de sombre qui gâte les agréments naturels..... La méditation produit encore de plus méchants effets..... ». On se sent presque désarmé par de pareils aveux; ils n'expliquent que trop les contradictions les plus choquantes.

Ecoutez encore ce qu'il dit au sujet des mathématiques : « Quand je songe comme elles vous tirent de l'action et du plaisir pour vous occuper tout entier, leurs démonstrations me semblent bien chères, et il faut être amoureux d'une vérité pour la chercher à ce prix-là...... *Nous avons bien plus d'intérêt à jouir du monde qu'à le connaître* ». Voilà tout Saint-Evremond. On comprend qu'un esprit aussi superficiel compose une religion à sa guise, dont la partie pratique ne l'oblige à aucun sacrifice, tandis que la partie

théorique conserve tous les dehors de l'orthodoxie. On comprend qu'il mène de front la direction de la conscience de Ninon, à qui il fait presque un devoir de l'inconstance (1), et la défense des vrais principes religieux. De telles natures ont plutôt des tendances instinctives qui les dominent que des convictions raisonnées qui les guident. Elles préparent, sans s'en douter, la voie où de terribles logiciens viendront tirer, de cet absurde amalgame des choses les plus disparates, toutes les conséquences qu'il renferme. Pour donner à la morale du plaisir une base rationnelle, ces logiciens réduiront l'homme à n'être qu'un corps, l'âme qu'une fonction, Dieu qu'un inconnu, ou, comme diront ceux qui viendront après eux, que le nom de l'inintelligible. Saint-Evremond a une certaine honnêteté innée, une certaine droiture de cœur et comme un sens supérieur, qui peuvent le préserver des délires de

(1) Voici la fin d'une piece de vers où Saint-Evremond reproche à Philis la durée de son attachement pour le marquis de Villarceaux, et où il développe à sa façon les avantages de l'inconstance :

Il faut brûler d'une flamme légère,
Vive, brillante, et toujours passagère ;
Être inconstante aussi longtemps qu'on peut,
Car un temps vient où ne l'est pas qui veut.

l'orgueil aussi bien que des excès du vice, des grandes erreurs aussi bien que des grands désordres. Il n'en est pas moins un des pères de la philosophie matérialiste du dix-huitième siècle : elle est contenue en germe dans ses pages légères.

VIII.

Vers le même temps, la querelle des solitaires de Port-Royal avec les casuistes de la Société de Jésus inspire à Saint-Evremond un très-piquant badinage intitulé : *Conversation du père Canaye avec le maréchal d'Hocquincourt.* C'est comme une imitation des dialogues de Platon sur les sophistes, où il fait rire aux dépens de tous les personnages qu'il met en scène. Dans ce chef-d'œuvre de l'enjouement et de la fine ironie, il ne prend parti ni pour les soutiens de la morale relâchée, ni pour les rudes champions de la morale rigide. Il ne voit, dans leur célèbre débat, qu'une guerre d'amours-propres et une lutte d'influences. Il s'amuse à persifler tour à tour les deux adversaires, et il les persifle avec un merveilleux esprit. Les traits mordants se pressent sous sa plume. Pascal, deux ans après, n'aura pas plus de verve moqueuse dans les *Provinciales.* La raillerie du sectaire est parfois plus incisive que celle du sceptique; mais elle n'est pas plus plaisante. Les bouf-

fonneries de Molière, les facéties de Voltaire ne sont assaisonnées ni de plus de sel gaulois ni de plus de sel attique.

Saint-Évremond esquisse avec le crayon d'un Callot la silhouette de ce triste maréchal, qui se fit battre honteusement à Bleneau pour avoir dédaigné les conseils de Turenne; qui, au mépris du plus saint des devoirs, osa écrire à une femme sans pudeur et sans foi : « Péronne est à la belle des belles »; qui, après la défection de Condé, offrit à ce nouveau connétable de Bourbon de livrer pour de l'argent les places que son roi lui avait confiées, mit pendant quinze jours sa trahison aux enchères et l'eût infailliblement consommée, si le légitime propriétaire n'eût été en même temps le dernier enchérisseur; qui, enfin, mourut en combattant contre sa patrie, gorgé de l'or de l'Espagne et flétri du titre du grand bailli de Gand. Qui n'applaudirait à cette exécution par le ridicule d'un homme si peu digne d'estime, incapable d'ailleurs et vaniteux à l'excès, aussi dénué d'esprit que d'honneur?

Ce qui gâte pour nous ce badinage étincelant,

c'est que le persiflage s'étend aux plus hautes questions philosophiques et religieuses. « Saint-Evremond, a dit Lamartine, y soulève les idées métaphysiques avec la grâce d'un enfant d'Athènes, jouant sous les portiques aux osselets, pendant que Platon y pérore ». Nous admirons la grâce de l'enfant d'Athènes, transplanté sous le ciel de Paris; mais nous lui voudrions un peu plus de respect pour les choses sérieuses. Nous n'aimons pas à voir les plus graves sujets de méditation, les vérités ou les problèmes de l'ordre le plus élevé, ainsi traduits en comique. Cela nous blesse comme une dissonance.

Il n'y a peut-être ni moins de malice ni moins de grâce dans le récit que fait Saint-Evremond d'une conversation de Bautru et de l'évêque du Mans, Lavardin, connus, l'un par son savoir et ses bons mots, l'autre par son langage fleuri, mais diffus, avec le commandeur de Jars, qui se vantait, à la façon des anciens nobles, de ne rien devoir aux lettres ni aux sciences. Chaque phrase y pétille en fusée d'épigrammes. Ce récit peint très-bien l'état de la Cour au moment où la reine Christine de Suède se trouvait en France, et le contraste que présentaient les jeunes seigneurs, pénétrés de l'esprit de

l'hôtel de Rambouillet, regardant l'instruction comme l'ornement, comme la fleur la plus exquise de la vie, et les partisans attardés des vieux préjugés d'une noblesse fière de son ignorance.

IX.

Saint-Evremond s'était bientôt réconcilié avec Mazarin, qui n'avait pas cessé d'apprécier à leur juste valeur et l'officier dont il connaissait la bravoure et l'écrivain dont il aimait, dit-on, à relire les pamphlets. Mais, dans sa *Lettre au maréchal de Créqui sur le traité des Pyrénées*, plus d'un trait semble indiquer que, de sa part, la réconciliation n'a pas été sincère, et qu'une sourde inimitié, un vieux levain de haine, fermentent dans l'âme de l'ancien prisonnier de la Bastille, devenu frondeur après la fronde. On croirait lire une de ces Mazarinades où les passions, surexcitées par la guerre civile, n'épargnaient aucune injure à l'étranger, qui, français par le cœur, avait tant ajouté à la grandeur de la France. Le cardinal de Retz, cet implacable ennemi de Mazarin, n'a rien de plus fort dans ses Mémoires (1). Quoique la

(1) « La maxime de M. le cardinal est que le ministre doit être moins à l'Etat que l'Etat au ministre ; et, dans cette pensée, pour peu que Dieu lui donne de jours, il fera son propre bien de celui de tout le

satire soit spirituelle, on ne peut se défendre d'un sentiment pénible en voyant ainsi raillé et outragé le digne successeur de Richelieu, à l'occasion d'un des actes qui l'honorent le plus.

Saint-Evremond manque de sens politique, quand il critique ce glorieux traité qui complétait l'œuvre du traité de Westphalie. Il lui oppose, sous une forme ironique, ce qu'eût fait Richelieu, s'il eût été à la place de Mazarin ; mais c'était le rêve même de Richelieu que Mazarin venait de réaliser. Ce redoutable adversaire de la maison d'Autriche dut tressaillir de joie dans sa tombe, le jour où fut si bien achevé ce qu'il avait si bien commencé. Le maître dût être content de son élève. L'Espagne définitivement vaincue ainsi que son orgueilleuse dynastie, la France élevée au rang qu'occupait sa rivale dans le monde sous Charles-Quint, l'abaissement des hautes barrières

royaume..... Il concevait, en trois gentilshommes vagabonds, en quelques pauvres paysans désespérés, toute la noblesse soulevée et la révolte de toutes les populations. Tout le monde, à son avis, l'attaquait, *parce qu'il se sentait odieux à tout le monde* ». Un tel langage ne nous paraît pas mériter le nom de *plaisanterie* que lui a donné Voltaire dans *le Siècle de Louis XIV*, en blâmant, du reste, avec raison la mesure arbitraire dont Saint-Evremond fut victime.

qui les séparaient préparé par l'union de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV, nos conquêtes et notre prépondérance assurées par une paix qui ouvrait un champ sans limites aux merveilles du grand règne, Condé achetant son pardon par une soumission absolue qui faisait disparaître jusqu'aux dernières agitations de la Fronde, et son retour sous un drapeau qu'il n'eût jamais dû quitter, marqué par de nouvelles acquisitions territoriales qui donnaient à cet heureux événement tout le prix d'une victoire, voilà certes de magnifiques résultats. Mazarin, plongeant dans l'avenir son regard d'aigle, les avait pour la plupart comme aperçus d'avance pendant les négociations de Munster, et il avait mis à les poursuivre, au milieu des plus rudes épreuves, une persévérance, une fermeté qui tiennent du prodige. Ne réparaient-ils pas complétement l'affront ou plutôt le malheur de Pavie (car il n'y a pas d'affront là où tout est perdu, fors l'honneur)? François Ier n'était-il pas suffisamment vengé? Et Mazarin ne pouvait-il pas à bon droit être fier de son ouvrage? Fallait-il, pour que le but fût atteint, anéantir la puissance espagnole en l'attaquant à la fois et sur les bords du Rhin et au cœur même de l'Espagne, en chassant Charles II de Madrid, comme

l'eût voulu Saint-Evremond, sans tenir compte de l'épuisement de nos finances, de la lassitude des populations décimées par trente ans de guerre, des obstacles immenses que nous aurions eu à surmonter? (1).

Un jour un homme, plus grand que Mazarin et non moins grand que Richelieu, exécutera pour ainsi dire le plan tracé par Saint-Evremond. Les Espagnols verront leur roi dépossédé de son trône et les Français maîtres de leur capitale; mais leurs vainqueurs auront bientôt à regretter de s'être engagés dans une pareille entreprise, et le premier capitaine des temps modernes y trouvera l'écueil contre lequel son génie et sa fortune iront se briser. Mazarin eut le mérite de s'arrêter à propos. Il sut se contenter de réduire à de plus

(1) « Quelle différence d'une sagesse si profonde au dérèglement du cardinal de Richelieu ! Il me semble que je vois cette âme immodérée ne se contenter ni de la Flandre ni du Milanais, mais, dans une conjoncture qu'on n'avait pas eue depuis Charles-Quint, envoyer sept ou huit millions à Francfort, et faire marcher une grande armée sur les bords du Rhin pour venger notre nation, en la personne de Louis XIV, de l'affront qu'elle reçut autrefois en celle de Francois Ier. Je lui vois prendre de nouvelles liaisons avec le Portugal après la défaite de Don Luis. Je lui vois joindre nos forces à celles de ce royaume pour chasser le roi catholique de Madrid, sans aucun respect d'une personne sacrée et inviolable ».

justes proportions le colosse dont l'ambition démesurée avait si longtemps bouleversé l'Europe, et abaisser les Pyrénées sans s'exposer à compromettre les intérêts de la France dans de redoutables hasards. Méconnaître la portée d'un tel traité pour l'attribuer aux misérables calculs de la cupidité et de la peur, c'est une de ces aberrations que la passion seule peut expliquer. Mazarin eut le tort grave de s'enrichir aux dépens de l'Etat, et cette impardonnable faiblesse a terni sa gloire; mais ce n'était pas au moment où il venait de rendre à la France un service aussi signalé qu'il fallait la lui reprocher, et encore moins s'en emparer pour dénaturer ses intentions. L'impartiale histoire a prononcé son arrêt sur le traité des Pyrénées, et cet arrêt est la condamnation formelle du jugement de Saint-Evremond.

La lettre au marquis de Créquy n'était pas destinée à la publicité. Le cardinal mourut sans qu'elle fût sortie du cercle de quelques amis; mais trouvée, deux ans après, parmi les papiers du malheureux Fouquet, dénoncée au roi par Colbert et Letellier, qui n'aimaient pas Saint-Evremond et redoutaient ses railleries, cette satire, bien excusable dans l'intimité d'une correspondance,

amena contre son auteur un ordre d'arrestation. Louis XIV vit un crime d'Etat dans un écrit outrageant pour la mémoire du ministre qui lui avait appris le grand art de régner. Un tel écrit rappelait trop les libres allures d'une époque dont le souvenir lui était odieux, pour ne pas faire une fâcheuse impression sur son esprit.

X.

Menacé par cette mesure arbitraire de perdre sa liberté, Saint-Evremond préfère l'exil à la captivité. Il passe d'abord en Hollande, puis de là en Angleterre, quand il est forcé de renoncer à l'espoir d'un prochain retour. L'année même où ce coup inattendu était venu le frapper, il avait fait un premier voyage à Londres avec le comte de Soissons, chargé de féliciter Charles II de son rétablissement sur le trône de ses ancêtres. Aussi le voyons-nous, dès son arrivée, honoré de l'amitié des plus grands seigneurs et des hommes de lettres les plus éminents. Sous un jeune roi, frivole et voluptueux, n'aimant le pouvoir que pour jouir de la vie, la cour est alors partagée entre les *viveurs* et les *mondains*. Autour de ce prince, allié ou plutôt vassal de Louis XIV, qui le soutient par ses subsides, « tout est Français ou tâche de l'être ». Grâce à cette manie d'imitation, Saint-Evremond eût pu encore se croire en France ; car, pour plaire au souverain, l'aristocratie anglaise a adopté nos usa-

ges, nos modes et notre langue (1). Mais trop souvent White-Hall n'offre que la parodie de Versailles, où l'on a l'art de donner au vice lui-même un cachet d'élégance et de distinction. Si c'est le règne de l'esprit et du plaisir, c'est bien plus celui du cynisme et de la débauche. Longtemps comprimée, la soif des jouissances matérielles déborde. Cette réaction contre le rigorisme sombre et farouche du temps de Cromwell a, comme toutes les réactions, dépassé le but. Charles II et la Castelmaine ressemblent plutôt à Louis XV et à la Dubarry qu'à Louis XIV et à Mme de Montespan. La cour de Charles II est à celle de Louis XIV ce que Rochester, ce poète gentilhomme toujours ivre, est au premier des poètes courtisans, au divin Racine. Une grossièreté licencieuse s'y mêle aux manières nobles et polies qu'elle cherche à lui emprunter, et ce ne sont pas ces manières qui dominent.

Eloigné des viveurs par sa délicatesse et son bon goût, Saint-Evremond est avec les mondains. On remarque, dans sa société habituelle, le duc de

(1) Villemain, *Cours de Littérature.* — M. Taine, *Histoire de la Littérature Anglaise.*

Buckingham (1), ce spirituel et brillant favori qui se sentait attiré vers l'aimable exilé par une affinité naturelle; le poète Waller, ce souple adulateur de toutes les causes triomphantes (2), qui, dans ses poésies fugitives, fut à la fois l'Anacréon et le Racan de l'Angleterre; William Temple, écrivain, diplomate, homme d'Etat, et en même temps le parfait modèle du mondain. On y remarque aussi un homme moins illustre, d'Aubigny (3), qui, par la sûreté et le charme de son commerce, lui adoucira plus que tout autre les rigueurs de l'exil et sera le La Boétie de ce nouveau Montaigne. Vivant dans un cercle de beaux esprits qui, pour la plupart, cultivent les lettres comme il les cultive lui-même, en amateurs, Saint-Evremond apprendra de l'auteur un peu superficiel des *Essais sur le Gouvernement* (4), de petits traités sur le beau, sur la philosophie de l'histoire, à écrire avec tout l'abandon de la causerie sur les sujets les plus sérieux, sans demander beaucoup à la méditation et au travail.

(1) Saint-Evremond l'avait connu au siége d'Arras.

(2) Saint-Evremond a dit de Waller : « Je n'ai point connu d'homme à qui l'antiquité soit si obligée ; il lui prête sa belle imagination aussi bien que son intelligence fine et délicate ».

(3) Saint-Evremond l'avait déjà connu en France.

(4) William Temple.

Saint-Evremond compose, de concert avec Buckingham, sa comédie du *Faux Politique* (1), erreur de deux hommes d'esprit qui, en forçant leur talent, n'ont réussi à produire en commun qu'une œuvre sans couleur et sans art, une pièce froide et embrouillée, que n'animent ni la verve gauloise ni l'*humour* anglais. Saint-Évremond est impuissant à donner la vie de la scène aux personnages qu'il fait mouvoir. Il a le trait; il excelle dans le langage de la conversation, qui est une des parties de la comédie; c'est un observateur sagace et pénétrant; mais, s'il est habile à dessiner un caractère dans une simple esquisse, à saisir et à fustiger un ridicule dans une courte satire, il ne saurait mener à bonne fin l'action la moins compliquée. Il ignore les lois de la perspective théâtrale. Le génie dramatique lui fait complétement défaut. Mais telle est sa réputation, qu'un libraire lui offre 500 guinées de cette pièce incolore. Il refuse, par dédain de gentilhomme pour ce genre de profit.

(1) *Sir Politick would be.*

XI.

Une plus grave occupation vient heureusement le détourner de ces jeux d'esprit. Sous l'impulsion d'un goût très-vif pour l'antiquité et surtout pour les grands historiens de Rome, il écrit ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain aux diverses époques de la République.* Polybe et Cicéron, dans les temps anciens, Machiavel et Balzac, dans les temps modernes, l'ont seuls précédé dans cette voie; car « Tite-Live, fait observer avec raison M. Villemain, a négligé de nous montrer les ressorts toujours agissants de la république romaine, comme s'il eût craint d'affaiblir le prodige en l'expliquant; et Tacite ne nous a montré que Rome avilie, sans même expliquer cet inconcevable esclavage, qui vengeait l'univers » (1). Saint-Evremond sera suivi, dans la carrière ouverte devant lui, par l'anglais Walter Moyle, qui, loin de le dépasser, ne l'égalera

(1) Villemain, *Eloge de Montesquieu.*

pas, mais aussi par Bossuet et par Montesquieu, qui l'éclipseront au point de le faire presque oublier.

Polybe applique à l'histoire de Rome la philosophie matérialiste et fataliste qu'il professa toute sa vie. Judicieux, mais sans élévation, il ne trouve les causes de la grandeur romaine que dans des considérations tout-à-fait secondaires. — Cicéron voit, dans les institutions de son pays, la réalisation de l'idéal de Platon, et il glorifie cet idéal réalisé, en orateur plutôt qu'en penseur.—Machiavel est de l'école de Polybe, mais avec une intelligence supérieure, une connaissance plus exacte et des faits et des lois qu'il est appelé à apprécier. Ce qu'il cherche uniquement dans les maximes et les exemples des Romains, ce sont les conditions auxquelles un peuple libre peut exister, sans se préoccuper de l'honnêteté des moyens, que ce théoricien de la corruption, de la fourberie et de la violence justifie tous par le succès. Il y a, dans tous les écrits du publiciste florentin, le même fond de scepticisme glacial et d'immoralité raisonnée. — Balzac, dans les dissertations trop déclamatoires qu'il adresse à Mme de Rambouillet, marque, avec beaucoup de vigueur, de pénétration

et d'éclat, les principaux traits du caractère romain; mais il ne va pas au delà (1). — Bossuet monte bien plus haut. Il embrasse d'un coup d'œil non-seulement l'histoire de Rome, mais celle de l'antiquité tout entière, et il les fait aboutir, sous la main de Dieu, à l'établissement du christianisme, sans anéantir pour cela la liberté humaine, sans cesser un instant d'apercevoir les causes secondes des événements qui se déroulent devant lui. Profondément ému du spectacle que présente le peuple romain, ce grand serviteur de la Providence dans ce mystérieux concours de l'univers à l'exécution du plan divin, il aime Rome et son « assemblée de rois » comme un enfant de la ville éternelle, et son amour s'exhale en sublimes accents. De son *Discours sur l'Histoire Universelle* ressort cette vérité, que les vertus des citoyens, qui naissent du sentiment religieux, là même où la religion est fausse, font seules la grandeur de l'Etat et que cette grandeur s'évanouit avec elles. — Walter Moyle ne vaut guère l'honneur d'être nommé après Bossuet; mais il met bien en relief l'habile conduite de Rome envers les na-

(1) Balzac, *Lettres sur les Romains*.

tions vaincues, quand il dit : « Les Romains furent plutôt les protecteurs que les maîtres du monde ». — Montesquieu ne le cède en rien à Bossuet pour la hauteur et l'étendue des vues générales. S'il n'adopte pas ses idées sur l'intervention divine, s'il accorde davantage à la liberté humaine, il n'en soumet pas moins cette liberté aux règles de la raison et de la justice. C'est à la lumière de ces règles immuables qu'il juge le peuple romain, en le suivant rapidement depuis son origine jusqu'à la dissolution de l'Empire. Ainsi jugée, d'après les lois d'une saine critique, Rome perd quelque chose de l'auréole dont Bossuet s'est plu à l'entourer; mais qu'elle nous apparaît grande encore dans le cadre étroit où le digne émule de l'aigle de Meaux a resserré un sujet immense! Montesquieu insiste bien plus sur les talents que sur les vertus des Romains. La religion, qui occupait chez eux une si large place, n'est, selon lui, qu'un instrument de domination pour la race patricienne. Il s'attache surtout à nous initier aux secrets de la politique du Sénat, que nul n'a connue mieux que lui; mais, quand il arrive au tableau de la longue et orageuse décadence de Rome, quand il nous la montre écrasée sous le poids de sa propre puissance, il s'élève

jusqu'à l'éloquence de son immortel devancier.

Ne demandons rien à Saint-Evremond de ce qui est du domaine de la philosophie de l'histoire. Il ne s'est pas proposé pour but d'étudier d'une manière approfondie les causes des grandes péripéties que nous offrent les annales du peuple-roi. Une ambition si haute eût contrasté avec la tournure de son esprit, peu enclin, on le sait, « à enfoncer dans les choses » (1). Le cercle qu'il s'est tracé est moins vaste, et encore ne le parcourra-t-il pas tout entier ; il n'en touchera que quelques points presque sans suite et sans enchaînement. Il fera plutôt un recueil de réflexions qu'un livre; mais, en général, il découvrira la vérité là où se portera son attention, et il y puisera des observations pleines de finesse, des aperçus ingénieux, de curieux détails, auxquels se mêleront parfois des vues neuves et hardies.

Ce qui frappe d'abord le lecteur, c'est l'indépendance de jugement dont il fait preuve en signalant l'invraisemblance du récit de Tite-Live en ce qui concerne les rois de Rome. Il a comme entrevu

(1) Expression de Sainte-Beuve.

les objections de Niebuhr, qui attaquera si savamment l'authenticité de ce récit admise par Montesquieu avec tant de confiance, et la critique moderne lui donnera raison. Cette indépendance de jugement, qui n'accepte sans examen aucune opinion reçue et qui est en complet désaccord avec les tendances de l'époque, est un des côtés les plus saillants de l'originalité de Saint-Evremond. Elle n'éclate pas moins dans son appréciation de la conduite de Brutus condamnant lui-même ses deux fils et assistant à leur supplice. Il la juge tout autrement que Bossuet, qui ne s'éloigne pas assez de Machiavel, cet admirateur enthousiaste du consul romain, quoiqu' « il frémisse en voyant la triste fermeté » que Machiavel exalte. Il est tenté de l'attribuer à des calculs intéressés. « La grandeur, dit-il, d'une république admirée de tout le monde fit qu'on admira le fondateur sans examiner ses actions ». Et il dit vrai. C'est en effet cette grandeur qui a ébloui Bossuet et transformé à ses yeux en acte de patriotisme une telle violation des plus saintes lois de la nature. Mais est-il vrai aussi que Brutus n'ait obéi qu'aux suggestions de l'ambition, ou, ce qui serait pire encore de la part d'un père, n'ait cherché qu'à assurer son salut en perdant les siens? Saint-Evremond nous

paraît aller trop loin dans ses conjectures. Nous le lui pardonnerions, quant à nous, volontiers, si ce n'était chez lui le résultat d'un système qui le porte trop souvent à rabaisser les actions les plus nobles, les sentiments les plus généreux. Comme Larochefoucauld, il tend à réduire toutes les vertus de l'homme au *déguisement* de l'amour-propre et de l'intérêt. Serait-ce parce qu'il a, comme lui, vu de près la Fronde, dont tous les héros n'eurent que l'intérêt pour mobile? — Si Curius ne garde rien pour lui des riches dépouilles enlevées aux Sabins, si Fabricius dédaigne l'or des Samnites et les présents de Pyrrhus, c'est qu' « il y avoit alors de l'habileté à savoir rester pauvre; car par là on s'élevoit aux premières charges de la république. Fabricius et Curius ne sont que des hommes prudents et avisés ». Qui sait même s'ils ne trouvaient pas un plaisir secret dans cette pauvreté volontaire? — Et il épuise les arguties du bel esprit pour démontrer les avantages de la pauvreté.

Ce n'est pas tout encore; il prend en pitié le dévoûment des Décius, ces martyrs du paganisme, ces païens si dignes d'être chrétiens, qu'il traite de fanatiques et d'insensés. Se dévouer « pour le bien

d'une société dont on va cesser d'être membre » ! N'est-ce pas là le comble de la folie?... Combien ce même Fabricius que rabaisse Saint-Evremond avait raison de répondre à Cinéas lui vantant la doctrine d'Epicure:« Oh! que Rome aurait bientôt fait, si toute la terre était épicurienne »!... On a besoin de se rappeler que l'écrivain a versé son sang pour son pays sur plusieurs champs de bataille. L'homme vaut mieux que la doctrine qui égare son esprit sans éteindre dans son cœur ce sentiment de l'honneur, qui y sera toujours vivace. Par bonheur le sceptique n'a pas tué en lui le gentilhomme.

On reconnaît encore l'épicurien à la légèreté avec laquelle il parle des institutions religieuses fondées par Numa. Le sens profond de ces institutions lui a échappé. Il n'a pas compris leur importance et l'immense influence qu'elles exercèrent sur les doctrines d'une république où l'Etat et la religion se pénétrèrent à tel point, que le gouvernement ne faisait qu'un avec le culte et que l'amour des dieux se confondait avec l'amour de la patrie.

Mais comme il fait bien ressortir les inconvénients de l'instabilité du commandement des

armées chez un peuple si belliqueux, à qui l'unité et la fixité de direction étaient si nécessaires; les nombreuses améliorations qu'amena, dans la tactique romaine, la guerre contre Pyrrhus, à peine mentionnée par Montesquieu ! Comme il nous montre clairement qu'à Rome jusqu'aux Scipion la grandeur eut ce caractère général que rend si bien cette belle expression : *Majestas populi romani*, et qu'elle ne devint individuelle que lorsque, l'esprit républicain s'étant affaibli, ces illustres patriciens devinrent les idoles du peuple ! Comme il fait finement remarquer que la mort de Lucrèce ne causa pas la chute de la royauté, qu'elle n'en fut que l'occasion! Comme, en quelques mots, il peint merveilleusement Tarquin, « qui ne savoit ni gouverner selon les lois ni régner contre » !

Les grandes figures de Pyrrhus et d'Annibal sont encore mieux dessinées. Si Saint-Evremond est bien inférieur à Montesquieu dans le parallèle de Rome et de Carthage, il lui est peut-être supérieur, quand il suit le vainqueur du Tésin et de Cannes dans cette admirable campagne qui mit Rome à deux doigts de sa perte. Peu d'historiens ont aussi sainement apprécié et les exploits

et les fautes de cet illustre capitaine. Il y a beaucoup d'élévation dans les réflexions de Saint-Evremond sur la guerre et les conquérants, sur les vertus ou les qualités qui méritent encore plus d'être honorées que le génie militaire. Elles ont toutes l'empreinte de la plus haute philosophie (1).

Nulle part, Montesquieu ne donne une plus juste idée de l'indomptable orgueil des Romains que dans la phrase suivante : « Rome n'imaginait pas qu'elle pût être, si elle ne commandait ». Mais Saint-Evremond avait dit avant lui : « Un peuple si magnanime aimoit autant périr que décheoir, et tenoit pour une chose indifférente de n'être plus, quand il ne seroit plus le maître des autres ». Il y a certes plus de fierté dans la phrase à la fois si concise et si énergique de Montesquieu ; mais la phrase de Saint-Evremond est vraiment belle ; elle a comme un reflet des beaux vers de

(1) « Savoir simplement tuer les gens, être plus entendu que les autres à désoler la société et à détruire la nature, c'est exceller dans une science bien funeste. Il faut que l'application de cette science soit juste.... » (Ch. VII).

« La beauté de l'esprit, la grandeur de l'âme, la magnanimité, le désintéressement, la justice font la meilleure partie du mérite des grands hommes » (Même chapitre).

Corneille qui, suivant lui, « a fait parler les Romains mieux qu'ils ne parloient eux-mêmes ». La première en date a bien pu inspirer la seconde. Empressons-nous d'ajouter que c'est le privilége du génie d'imiter de la sorte; car imiter ainsi, n'est-ce pas encore créer?

Dans le tableau du règne d'Auguste, il semble que Saint-Evremond se sente plus à l'aise. La corruption raffinée de cette époque sourit bien plus au délicat que l'austère rudesse des premiers Romains. Lisez ce charmant portrait de Mécène, où la finesse de la touche est aussi parfaite que la ressemblance : « Mécène étoit homme de bien, de ces gens de bien néanmoins doux, tendres, plus sensibles aux agréments de la vie que touchés de ces fortes vertus qu'on estimoit dans la république. Il étoit spirituel, mais voluptueux et paresseux, voyant toutes choses avec beaucoup de lumières, mais plus capable de les conseiller que de les faire ». Tel assurément eût été Saint-Evremond à la cour d'Auguste. C'est un portrait d'après nature; car Mécène, l'épicurien, « le ministre de toutes les élégances », est de l'aimable race des délicats, et, pour le peindre fidèlement, Saint-Evremond n'a eu, pour ainsi dire, qu'à se peindre lui-même.

Ce qu'il aime surtout dans Auguste, c'est sa modération. Tacite nous dépeint, en traits de feu, l'empressement de tous ces patriciens, de tous ces chevaliers, qui se précipitent comme à l'envi dans la servitude. Saint-Evremond se plaît au contraire à nous représenter les Romains heureux de vivre « sous une agréable et douce domination avec les apparences de la république, qui les sauvent de la honte d'une entière sujétion ». Ses sympathies ne sont pas évidemment « pour ces âmes fières que rien ne pouvoit contenter ». Après la bataille de Pharsale, il eût plutôt suivi l'exemple des dieux que celui de Caton (1). Du reste, nous préférons le jugement de Saint-Evremond sur Auguste à celui de Montesquieu, qui, justement sévère envers le triumvir, n'est pas assez équitable envers l'empereur. Si, comme le fait observer Saint-Evremond, Auguste n'eut qu'un talent médiocre pour la guerre, s'il dût plus à ses lieutenants qu'à lui-même, il ne mérita jamais le reproche de lâcheté que lui adresse Montesquieu, oubliant que, dans plusieurs circonstances, il fit preuve de courage et de fermeté (2). — Il ne saurait y avoir

(1) *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni*. (Lucain, *Pharsale*).

(2) Saint-Evremond termine ainsi ce qu'il dit sur Auguste :

deux opinions sur Tibère, « un des cinq ou six monstres » dont parle ce grand publiciste. Saint-Evremond le flétrit comme Tacite; mais que son esquisse est pâle à côté de l'effrayant tableau de ce peintre sans pareil! Les couleurs fortes et les tons sombres ne conviennent guère au pinceau de Saint-Evremond.

Ce qui manque le plus à l'étude de Saint-Evremond, c'est la perfection du style, cette beauté de l'expression qui seule assure l'immortalité aux œuvres de la pensée. La recherche, l'affectation, la subtilité prétentieuse gâtent souvent le style de cet écrivain homme du monde, contemporain de Balzac et de Voiture, témoin de leurs succès. On est quelquefois tenté de se demander si ce héros des *Précieuses* de Molière, à qui l'histoire romaine avait inspiré une idée si originale, n'a pas un peu déteint sur lui, sinon pour

« Auguste se fit appeler empereur pour conserver son autorité sur les légions, créer tribun pour disposer du peuple, prince du Sénat pour gouverner; mais, s'il réunit en sa personne tant de pouvoirs différents, il se chargea de divers soins et devint l'homme des armées, du peuple et du sénat, quand il s'en rendit le maître. Le peuple ne fut moins libre que pour être moins séditieux; le sénat ne fut moins puissant que pour être moins injuste; la liberté ne perdit que les maux qu'elle peut causer, rien du bonheur qu'elle peut produire ».

le fond, du moins pour la forme, qui n'est pas toujours en harmonie avec la gravité du sujet. Boileau faisait, dit-on, difficilement des vers faciles. Saint-Evremond est d'une école tout opposée. Il écrit avec la rapidité d'un homme accoutumé à méditer tout en causant, à s'abandonner au courant de l'improvisation; et, néanmoins, son style sent le travail; il a rarement le tour aisé. Il ne se distingue pas davantage par la clarté, la netteté, la précision, qualités que possèdent à un si haut degré les grands écrivains de la seconde moitié du dix-septième siècle. Saint-Evremond verra la fin de ce siècle incomparable, et ses derniers écrits sembleront encore appartenir à la première moitié; sa manière ne se modifiera pas.

Les Réflexions sur les divers génies des Romains, le seul des écrits de Saint-Evremond auquel on puisse donner le nom d'ouvrage, constituent son principal titre littéraire. Disons, en outre, sans vouloir diminuer en rien le mérite de Montesquieu, que nous leur devons peut-être, dans une certaine mesure, un des livres qui honorent le plus la littérature française (1); ce qui ajoute beaucoup

(1) *Grandeur et Décadence des Romains.*

à l'importance qu'elles ont à nos yeux, quoiqu'elles ne nous soient parvenues qu'incomplètes. Cette particularité même nous fournit un trait de mœurs que nous ne saurions passer sous silence. Ce qu'il y a d'incomplet dans l'œuvre de Saint-Evremond complète en quelque sorte pour nous son caractère. Saint-Evremond confie son manuscrit à un ami ; la partie relative aux guerres civiles s'égare. Malgré les instances de son entourage, Saint-Evremond ne voudra jamais prendre la peine de la refaire. Pourquoi reproduirait-il ces pages perdues ? Il ne les a écrites que pour charmer les ennuis de sa solitude, quand il ne pouvait se livrer au plaisir de la causerie. Ne lui ont-elles pas donné, en occupant un moment son esprit, tout ce qu'il leur avait demandé ? Il est loin d'aspirer à la gloire d'écrivain; la grande passion de Vauvenargues lui est inconnue. Il estime que ce serait payer la gloire trop cher que de l'acheter au prix de la moindre fatigue, du moindre dérangement. Il laissera sans regret son ouvrage inachevé, par le même motif qui l'empêchera de désavouer « les sottises » (1) imprimées sous son nom. « Une heure

(1) C'est ainsi qu'il qualifie lui-même, dans une lettre à Ninon, certains écrits qui circulent à tort sous son nom.

de vie bien ménagée, dit-il quelque part, m'est plus considérable que l'intérêt d'une médiocre réputation ». Comme il aime le raffinement en toute chose, il « sentira même une volupté secrète à négliger ce qui fait le soin de tous les autres » (1). Un critique éminent attribue en partie l'infériorité de Saint-Evremond, dans un pareil sujet, à ce dédain et à cette insouciance : « Saint-Evremond manquait, dit-il, de cet amour de la louange et des grandes choses qui animait toujours le peuple-roi. Faute de ce ressort généreux, il n'a laissé qu'une ébauche supérieure là où Montesquieu a laissé un monument » (2).

(1) Il dit dans cette même lettre : « Qu'on se défait de l'amour-propre difficilement ! Je le quitte comme auteur ; je le reprends comme philosophe, sentant une volupté secrète à négliger ce qui fait le soin de tous les autres ».

(2) Sainte-Beuve.

XII.

Privés de son jugement sur César, nous retrouvons quelques-unes de ses idées dans son *Parallèle de César et d'Alexandre.* Ce parallèle est un des meilleurs morceaux qui soient sortis de la plume de Saint-Evremond. Le style y est toujours simple et grave. C'est le véritable style de l'histoire. Là où Saint-Evremond nous montre César aussi profond politique que grand capitaine, moins impétueux qu'Alexandre, mais, par cela même, ayant sur lui l'avantage de savoir mieux se maîtriser; s'élevant au premier rang plus encore par son habileté que par sa valeur, dans cette république « dont les citoyens s'estimoient plus que des rois »; profitant « des travaux de tous les Romains, même de ceux de ses ennemis »; recueillant, « en une heure de combat, le fruit de ce qui s'était fait depuis six cents ans », Voltaire juge sa prose digne d'être mise en vers et lui fait l'honneur de s'en emparer; elle inspire à l'auteur de

la Mort de César un de ses plus beaux passages (1).

Trop indulgent pour tous les excès qui ternirent la gloire d'Alexandre, Saint-Evremond n'est que juste lorsque, appréciant en lui le conquérant, il le place au-dessus de César. Le rang qu'il lui assigne est bien dû à celui qui, en quelques années et avec de si faibles ressources, soumit à ses lois tant d'empires. Qui a mieux mis en relief que Saint-Evremond ce qu'il y eut en quelque sorte de surhumain dans la grandeur d'Alexandre ? « Il n'étoit proprement, dit-il, dans son naturel

(1) Voici les vers de Voltaire.

Nos imprudents aïeux n'ont vaincu que pour lui :
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siècles de gloire à peine avaient produit.

Voici la prose de Saint-Evremond :

« César profita des travaux de tous les Romains ; les Scipions, les Emiles, Marcellus, Marius, Sylla et Pompée, ses propres ennemis, avoient combattu pour lui : tout ce qui s'étoit fait en six cents années fut le fruit d'une heure de combat ».

que dans les choses extraordinaires. S'il falloit courir, il vouloit que ce fût contre les rois. S'il aimoit la chasse, c'étoit celle des lions. Jamais si résolu, jamais si gai que dans l'abattement des troupes; jamais si constant, si assuré que dans leur désespoir. En un mot, il commençoit à se posséder pleinement, où les hommes ordinaires ont accoutumé de ne se posséder plus ».

Saint-Evremond met dans la bouche de Condé cette réflexion sur Alexandre : « Abandonné des siens parmi les barbares mal assujettis, il se sentoit si digne de commander qu'il ne croyoit pas qu'on pût refuser de lui obéir..... Il pensoit trouver des sujets où il trouvoit des hommes ». Dans ce précieux souvenir de ses entretiens avec « cet autre Alexandre, qu'il fallut réveiller d'un profond sommeil à Rocroy », Saint-Evremond puisera la belle pensée qui termine son parallèle : « Vous diriez qu'Alexandre est né le maître de l'univers et que, dans ses expéditions, il alloit moins combattre des ennemis que se faire reconnaître de ses peuples ». Signalons encore une fine allusion à Louis XIV, qu'il a évidemment en vue, quand il parle de ces héros « que nous vénérerions comme des dieux, s'ils vouloient vivre

comme des hommes, s'ils savoient mieux s'accommoder à notre faiblesse, s'ils faisoient moins sentir leur supériorité et leur puissance ».

XIII.

A la critique historique succède la critique littéraire, dans les capricieuses évolutions de Saint-Evremond. Sénèque, Plutarque et Pétrone fixent tour à tour son attention. Le philosophe stoïcien ne pouvait plaire au disciple d'Epicure. L'austérité de sa morale, son mépris fastueux pour l'infirmité humaine, devaient l'éloigner de lui. Saint-Evremond s'attache à relever les contradictions de ce rhéteur qui prêche la pauvreté au sein de l'opulence, le mauvais goût qu'il tient à la fois et de sa propre nature et des travers de son temps, cette imagination trop hardie qui « force les idées aussi bien que la langue », cette profusion de traits et de couleurs, « qui, dit-il, sentent bien plus la chaleur d'Afrique ou d'Espagne que la lumière de Grèce ou d'Italie ». Mais il n'a pas un mot d'éloge pour l'éloquence avec laquelle Sénèque développe souvent ses profondes observations sur l'homme; pour les fortes pensées qu'il a semées à pleines mains dans tous ses ouvrages; pour cette vue

perçante du moraliste, qui saisit et démêle avec tant de sagacité le jeu délié des passions. C'est à peine s'il lui accorde les agréments d'un esprit fin et orné. Si quelque chose l'attire vers lui, ce sont ses faiblesses, ou plutôt celles que lui a prêtées la malignité de ses ennemis.

Saint-Evremond préfère le philosophe de Chéronée, ce Montaigne des Grecs. Plutarque est également « grand prêcheur de sagesse et de vertu »; mais « il insinue doucement la sagesse et veut rendre la vertu familière dans les plaisirs mêmes ». Voilà ce qui charme en lui Saint-Evremond. Dans cette infinité de petits traités qui, par leur peu d'étendue et par la variété des sujets, ont quelque ressemblance avec ses nombreux opuscules, il n'est pas insensible à cet heureux mélange de gaîté sans bouffonnerie, de saillies et de maximes, d'anecdotes et de raisonnements, qui offre si bien l'image d'une conversation animée ; mais il y voudrait « un goût plus exquis », je ne sais quoi « de plus ingénieux et de plus délicat », tout en se déclarant incompétent pour apprécier son style. Il admire sa grande galerie d'hommes illustres, qu'il considère avec raison comme le plus beau diamant de sa couronne ; mais il lui reproche

d'avoir jugé l'homme « trop en gros ». — « Il y a, dit-il, des détours dans notre âme qui lui ont échappé ». Plutarque n'est pas un analyste assez subtil du cœur humain; il n'a pas le sentiment des nuances.

L'auteur de prédilection de Saint-Evremond, c'est Pétrone. Pour ce courtisan, ce voluptueux, ce rieur en prose et en vers, que Tacite appelle *arbiter elegantiarum*, il prend le ton de l'enthousiasme. Son étude sur Pétrone est presque un hymne, mais un hymne des plus profanes. Selon lui, Pétrone « est admirable en tous points...; il est poète, il est orateur, il est philosophe, quand il lui plaît ». Térence n'a pas plus de naturel, plus de verve comique dans la peinture des vices et des ridicules, et ses types sont moins variés. — Nul n'a jamais si bien manié que Pétrone la langue de la galanterie, si ce n'est Horace dans quelques odes. Autant nous l'emportons sur les autres interprètes des sentiments amoureux, autant Pétrone l'emporte sur nous dans cet art charmant où il déploie toutes les grâces de son esprit... — Quelle exagération dans la louange !

Saint-Evremond n'est pas de ceux qui pensent que Pétrone a voulu faire la satire des mœurs de

son siècle. Ce n'est pas pour lui un censeur indigné de la corruption qu'il décrit; car, à la manière dont il présente le vice, il semble plutôt chercher à le rendre aimable. C'est un épicurien qui raconte des histoires moqueuses pour divertir les épicuriens de la cour de Néron, et son panégyriste n'a pas une parole de blâme pour l'historien d'Encolpe et de la matrone d'Ephèse. Pour justifier ses éloges, Saint-Evremond émaille son dithyrambe de citations où Pétrone abuse du privilége qu'a le latin de braver dans les mots l'honnêteté, et il ajoute encore par sa traduction à ce que cette poésie malsaine a d'enivrant.

Mais rien à ses yeux n'est comparable à la mort de son poète favori. Il n'hésite pas à la proclamer « la plus belle de l'antiquité ». L'indifférence avec laquelle Pétrone reçoit l'arrêt d'un tyran réduit, par l'excès de son infamie, à rougir devant le vice élégant, et la façon dont il exécute cet arrêt terrible le jettent dans le ravissement. Le frivole Pétrone, mourant comme il a vécu, dans cette molle et nonchalante insouciance qui ne laisse aucun accès dans son âme aux graves pensées, ne demandant à ceux qui l'entourent, pour se préparer au redoutable passage de la vie à la mort, que des chansons et des vers badins, lui paraît

bien supérieur à Socrate dissertant avec ses amis au moment suprême, à Thraséas faisant entendre au licteur qui lui apporte l'ordre de mourir les sublimes enseignements de la philosophie, transporté par la méditation, avant de quitter ce monde, sur ces hauteurs d'où l'homme voit à ses pieds les choses mortelles dans toute leur petitesse, et où il se sent plus près de Dieu. En présence d'une pareille admiration, l'esprit se reporte involontairement à celle qu'excita, parmi les disciples des philosophes matérialistes du siècle suivant, la mort de Mirabeau voulant, sur son lit de douleur, qu'on l'enveloppât de parfums, qu'on le couronnât de fleurs, qu'on fît résonner à ses oreilles une harmonieuse musique, « pour entrer dans le sommeil éternel ». Voltaire, se plaçant au point de vue purement humain pour juger l'attitude de l'homme sur le bord du tombeau, est bien loin du sentiment de Saint-Evremond : « Que d'autres, dit-il, louent les morts fastueuses de ceux qui entrent dans la destruction avec insensibilité ; c'est le sort de tous les animaux. Nous ne mourons comme eux avec indifférence que quand l'âge ou la maladie nous rendent semblables à eux par la stupidité de nos organes. Quiconque fait une grande perte a de grands

regrets ; s'il les étouffe, c'est qu'il porte la vanité dans les bras de la mort ». Saint-Evremond, on le voit, a progressé dans le scepticisme au contact du philosophe Hobbes, ce hardi précurseur du parti des *douteurs*, qui ne croyait qu'à l'omnipotence royale. Belle doctrine, en vérité, que celle dont les adeptes, même les meilleurs, traitent de folie le dévouement de Décius et s'extasient devant la triste fin de Pétrone, c'est-à-dire devant l'ostentation de la frivolité poussée jusqu'au délire (1) !

(1) Dans les *Mélanges curieux des meilleures pièces qui sont attribuées à Saint-Evremond* (Tome IX, page 57, Edition de 1753), on remarque une dissertation en trois chapitres *Sur la vraie et la fausse beauté des ouvrages d'esprit*. Dans le chapitre intitulé *de l'honnêteté des expressions*, l'auteur désavoue les louanges qu'il a données au licencieux Pétrone, et il fait cette réflexion fort sage : « Je ne sais s'il y a un égarement plus extrême que de s'adresser à tous les hommes de son temps et à tous ceux qui viendront dans la suite des siècles, sans avoir rien que de malhonnête à leur dire ». Mais rien ne prouve que cette dissertation, que Desmaizeaux a cru devoir, après une minutieuse enquête, ne pas insérer dans les *Œuvres de Saint-Evremond*, soit réellement de lui. Voilà pourquoi nous n'en avons pas tenu compte.

Nous en dirons autant des dissertations *Sur l'Etude et la Conversation* et *Sur l'Amitié*, qui suivent celle-là dans les *Mélanges curieux*, et du jugement sur Bussy-Rabutin (page 119 de ce même tome IX) que Walckenaër cite comme étant de Saint-Evremond. Nous avons voulu ne baser notre opinion que sur des écrits dont l'origine ne pût être révoquée en doute.

XIV.

Cette indifférence de Pétrone pour la mort, Saint-Evremond cherche à se la donner pour l'exil. Il écrit au comte de Grammont, qui le presse de solliciter son rappel : « Dans la condition où je suis, mon plus grand soin est de me défendre de ces sortes d'attendrissements, qui sont inséparables de la mauvaise fortune..... Je n'aime pas ces résistances inutiles qui, au lieu de nous garantir du mal, retardent l'habitude que nous avons à faire avec lui ». Saint-Evremond se fait illusion; sa résignation n'est pas exempte d'amertume, ses regards sont toujours tournés vers ce doux pays de France, « le plus beau royaume après celui du ciel » (1), où tout exilé laisse en partant son cœur, la meilleure partie de lui-même, comme gage de retour. « Il vit à Londres en émigré, sans étudier la langue et la littérature

(1) Grotius.

anglaise (1) ». Une maladie de langueur l'oblige à s'éloigner de l'Angleterre et le ramène en Hollande. Le grand pensionnaire de Witt, le jeune prince d'Orange, dont il se plaira à vanter la haute intelligence, comme s'il entrevoyait quelque chose de ses futures destinées; les savants les plus célèbres, Hensius, Vossius, Spinoza, tous les étrangers de distinction le comblent d'égards et lui prodiguent les témoignages d'estime et de sympathie. Dans une lettre qu'il adresse au maréchal de Créqui pendant son séjour à La Haye, il se félicite d'être délivré de la contrainte des cours et de respirer un air plus libre, quoiqu'il soit offusqué de la pruderie qu'il remarque « chez cette bonne nation, peu savante dans les plaisirs délicats et dans les mœurs polies ». Mais on sent que son bonheur ne sera pas de longue durée, qu'un tel milieu ne saurait convenir à sa nature : « Tyrannie heureuse que celle des passions qui font les plaisirs de notre vie ! s'écrie-t-il en terminant. Fâcheux empire que celui de la raison, s'il nous ôte les sentiments agréables ! »

Pour faire diversion au chagrin que lui cause

(1) Villemain, *Cours de Littérature.*

la mort d'un de ses amis les plus chers (1), il écrit alors sa *Conversation du duc de Candale*, souvenir d'un passé qu'il aime à se rappeler. On dirait quelques pages détachées des bons mémoires de l'époque. Ces trois seigneurs de la cour de Louis XIV, qui « font des mystères de rien et se retirent en particulier dix fois par jour, sans aucun plaisir d'être ensemble que celui d'être séparés des autres », ne ressemblent-ils pas un peu à ces « cinq ou six mélancoliques » du cardinal de Retz, « qui avoient la mine de penser creux » ? Les silhouettes des principaux personnages de la régence d'Anne d'Autriche se succèdent sous nos yeux; et, si le crayon de Saint-Evremond n'a pas la vigueur du pinceau de Retz, il en a quelquefois toute la finesse. Comme lui, il mêle volontiers à son récit et à ses portraits des maximes et des sentences.

Les conseils qu'il donne à ce jeune seigneur, dont la beauté séduisait toutes les femmes, sont ceux d'un courtisan consommé qui, « nourri dans le sérail », en a étudié tous les détours. Quel esprit sagace et pénétrant que celui qui a ainsi

(1) D'Aubigny.

sondé le cœur humain ! « C'est un grand secret, dans la familiarité d'un commerce, de tourner les hommes autant qu'on le peut honnêtement à leur amour-propre. Quand on sait les chercher à propos et leur faire trouver en eux des talents dont ils n'avoient pas l'usage, ils nous savent gré de la joie secrète qu'ils éprouvent de ce mérite découvert, et peuvent d'autant moins se passer de nous, qu'ils en ont besoin pour être agréablement avec eux-mêmes ». Comme il connaît bien cette inquiète mobilité du caractère français, d'où sont nées tant de révolutions ! « Le Français, dit-il, ne sauroit recevoir de maîtres sans chagrin, ni demeurer le sien sans dégoût ».

Le moraliste facile et enjoué reparaît dans ses réflexions « sur ces gens d'honneur, qui ont je ne sais quoi de rigide », sur ces hommes, « qu'on appelle solides, dont la gravité importune et la pesanteur ennuie », et surtout dans celle-ci, qui forme comme la péroraison du discours : « Une seule passion est plus avantageuse à la réputation des femmes, que de n'avoir jamais aimé ». Il faut lire la page charmante où Saint-Evremond nous fait le tableau du désespoir de toutes les dames de la cour, à la mort de ce brillant héritier des

d'Epernon, que pleurèrent tant de beaux yeux. Il prête à cette explosion de douleur universelle tout l'intérêt d'un événement public : c'est une curieuse peinture des mœurs du temps.

Un autre jour, ce spirituel fantaisiste s'amusera à esquisser le portrait de *la Femme qui ne se trouve point et ne se trouvera jamais*. Il aura soin de nous expliquer en finissant pourquoi il a plutôt cherché l'idéal d'une personne accomplie parmi les femmes que parmi les hommes, et il rachètera, par la galanterie de l'explication, l'impertinence du titre.

XV.

Puis, de la même main qui aura crayonné cette esquisse de fantaisie, il écrira ses *Observations sur Salluste et sur Tacite.* Là, s'il ne rend pas au génie dramatique et profond du grand peintre de la décadence romaine toute la justice qui lui est due, il oppose, sous certains rapports, aux éloges hyperboliques de plusieurs de ses contemporains, les réserves d'un esprit ferme et juste. Il accuse Tacite, non sans motif, « d'assigner souvent des causes bien recherchées aux actions les plus simples et les plus naturelles », de ne voir en tout que les calculs et les raffinements de la politique (1). La pittoresque exactitude de Salluste, qui nous montre les hommes tels qu'ils sont, soit qu'il les peigne lui-même, soit qu'ils nous dévoilent, par leurs propres discours, les secrets mobiles de

(1) « Dans l'histoire de Tacite, dit-il, on parle toujours avec dessein; on n'agit point sans mesure. La cruauté y est prudente et la violence avisée. Le crime y est trop délicat ».

leur conduite, lui semble bien préférable à l'art étudié de Tacite, qui est parfois à côté de la vérité. Selon nous, vrai dans quelques parties, son jugement sur les deux historiens romains est en général trop favorable à Salluste. Serait-ce parce que Salluste était un homme de loisir qui n'écrivait, comme lui, que pour remplir ses heures inoccupées?

Certes, si Tacite ne mérite point d'être regardé comme le premier des historiens, la profondeur et l'art de peindre ne suffisant pas pour constituer la perfection de l'histoire, Salluste, malgré tout son génie, n'est pas plus digne d'un pareil honneur. Il y a dans Tacite une grandeur, une élévation, qui n'appartiennent qu'aux convictions fortes. On y sent comme un souffle supérieur qu'il doit à la sincérité de sa vertueuse indignation contre le mal. Salluste, qui n'est pas moins artiste dans son style que Tacite, est artiste, lui, jusque dans sa morale, à laquelle il ne croit pas et dont il ne se pare que pour l'effet qu'il veut produire.

Saint-Evremond a une telle tendance à exalter Salluste aux dépens de Tacite, qu'il va jusqu'à dire « qu'il préfèreroit ses portraits de Caton et de César, tant ils sont beaux, à des histoires tout

entières ». L'exagération, nous le savons déjà, est un des défauts de Saint-Evremond : elle ne saurait être poussée plus loin que dans cette singulière appréciation, qui rappelle le fameux vers de Boileau sur le sonnet. Nous nous trompons : il trouvera encore moyen de se surpasser à cet égard, quand il écrira à M. de Lionne, au sujet d'une ode de Corneille sur le retour de Louis XIV à Paris : « Si nous avions un poème de cette force-là, je ne ferais pas grand cas des Homère, des Virgile et des Tasse ».

XVI.

Ce grand nom de Corneille nous amène naturellement à la célèbre *Dissertation sur l'Alexandre de Racine;* car cette dissertation de Saint-Evremond, provoquée par ses amis de France, qui sollicitaient comme une faveur l'expression de son opinion sur les ouvrages nouveaux, est moins une critique de Racine qu'un panégyrique de Corneille.

Saint-Evremond a entendu les acclamations qu'excitèrent à leur naissance *le Cid, Horace, Cinna, Pompée.* Il a vu Condé verser des larmes à la représentation de ces immortels chefs-d'œuvre, et l'impression qu'il a éprouvée est encore toute vivante dans son âme. Les défauts même du poète, qui tombe souvent dans le bel-esprit, ajoutent encore à ce qu'il y a d'instinctif dans cette vive sympathie littéraire. L'enthousiasme, d'ailleurs si légitime, que Corneille lui inspire, l'aveugle au point de lui faire admirer sa *Sophonisbe* et

son *Œdipe*, et il tend à le rendre trop sévère envers son jeune rival. Mais peut-on mettre au nombre des adversaires de Racine l'écrivain qui commence ainsi son jugement sur ce brillant essai du futur auteur d'*Athalie* : « Depuis que j'ai lu le *Grand Alexandre*, la vieillesse de Corneille me donne bien moins d'alarmes, et je n'appréhende plus tant de voir finir avec lui la tragédie. Mais je voudrois qu'avant sa mort il adoptât l'auteur de cette pièce, pour former avec la tendresse d'un père son vrai successeur ». Ce début, plein de grâce, renferme un double éloge sous une forme qui a quelque chose de touchant. Ne semble-t-il pas qu'il ait été dicté par un secret pressentiment de la gloire réservée à Racine?

Les critiques viennent ensuite; mais Saint-Evremond y mêle encore quelques encouragements flatteurs, et elles sont toujours bienveillantes et mesurées. Il rend hommage « aux pensées fortes et hardies », qui abondent dans la tragédie d'*Alexandre*, au talent dramatique qu'elle révèle ; mais il reproche à Racine d'avoir comme à plaisir rapetissé Alexandre pour grandir Porus, et sacrifié le vainqueur au vaincu, dont la fierté ne le cède en rien à celle des héros de Corneille. Cet

Alexandre, que Racine nous représente uniquement occupé de l'amour de sa Cléophile, remettant au hasard le succès d'une bataille au moment où elle devient douteuse, pour revoir plus tôt son amante, cet Alexandre qui se fait l'interprète et le protecteur de l'amour d'un traître, qui « appuie les soupirs » (1) de Taxile auprès d'Axyane et finit par se retirer en confident discret pour ne pas gêner leur entretien, ne répond pas, en effet, à la grandeur de l'Alexandre de l'histoire, à cette grandeur que Saint-Evremond a déjà si bien exprimée et qu'il exprime encore si bien ici en disant : « La victoire ne lui paroissoit assez pleine que lorsqu'il avoit détruit ou pardonné ».

Saint-Evremond veut avec raison que « ces grands personnages de l'antiquité, si célèbres dans leur siècle et plus connus parmi nous que les vivants mêmes, ne perdent jamais leur caractère » ; car le drame diffère essentiellement du roman et ne peut s'en permettre les licences. Il veut aussi avec raison qu'en faisant revivre sur la

(1) Expression que Racine met dans la bouche d'Alexandre :

Cependant de Taxile appuyons les soupirs.

scène ces héros légendaires, « on entre dans le génie » de leur temps et de leur pays. Mais devons-nous beaucoup regretter, comme le voudrait Saint-Evremond, que Racine n'ait pas donné à la tragédie plus de cette couleur locale qui s'achète parfois au prix de beautés d'un ordre supérieur et dont le drame moderne a tant abusé ? L'art suprême du poète tragique ne consiste-t-il pas dans la peinture ou l'analyse des passions du cœur de l'homme, qui sont les mêmes dans tous les temps et sous toutes les latitudes ? Saint-Evremond paraît, lui aussi, convaincu de cette vérité, quand il loue Corneille d'avoir su « tirer de ces grandes âmes leurs plus secrets mouvements », quand il blâme Racine de s'être trop arrêté aux simples dehors, de n'avoir pas assez pénétré dans l'intérieur pour y découvrir « ce qui se cache ».

Ce qu'il faut plutôt regretter, comme lui, c'est que l'amour semble éteindre, chez tous les personnages de la pièce, les sentiments nobles ; c'est que Porus, par exemple, ne songe en combattant ni à défendre sa patrie ni à sauver son royaume, mais seulement à plaire à la belle Axyane en vrai Céladon du doux pays de *Tendre*. Mais en le regrettant,

il faut faire remarquer que c'est moins la faute de Racine que celle de son siècle, pour lequel Alexandre n'était pas encore assez doucereux. La tragédie, ne l'oublions pas, s'adressait à la société polie qui se délectait à la lecture des romans de La Calprenède et de Mlle de Scudéry, où le premier de tous les mérites, c'est d'être éperdument amoureux, où réellement tous les autres ne sont rien sans celui-là. Le genre romanesque, si goûté dans un tel milieu, et pour le fond et pour la forme, exerçait une influence à laquelle Pascal lui-même ne s'est pas toujours soustrait (1), et qui se faisait sentir

(1) *Discours sur les passions de l'amour.* « L'amour n'a point d'âge; il est toujours naissant, les poètes nous l'ont dit : c'est pour cela qu'ils nous le représentent comme un enfant..... Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir. Il y a de certains esprits à qui il faut donner longtemps des espérances, et ce sont les délicats ; il y en a d'autres qui ne peuvent pas résister longtemps aux difficultés, et ce sont les plus grossiers... Le premier effet de l'amour, c'est d'inspirer un grand respect.... Les auteurs ne nous peuvent pas bien dire les mouvements de l'amour de leurs héros ; il faudroit qu'ils fussent héros eux-mêmes.... En amour, un silence vaut mieux qu'un langage. Il est bon d'être interdit.... Qu'un amant persuade bien sa maîtresse, quand il est interdit, et que d'ailleurs il a de l'esprit »! *Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !* Ne dirait-on pas que ces divers passages son empruntés au *Grand Cyrus ?* Vraiment y a-t-il bien loin d'un pareil langage à la théorie de Madelon ? N'est-ce pas la quintessence du sentiment, ou plutôt de la sentimentalité? Hélas ! Molière lui-même, dans *Don Garcie de Navarre,* n'a-t-il pas sacrifié sur l'autel des *Précieuses ?*

jusque dans la chaire chrétienne (1). Alexandre et Porus sont comme des Français du XVII[e] siècle, ayant respiré l'air de l'hôtel de M[me] de Rambouillet. Racine les a façonnés selon les idées qui régnaient autour de lui; il leur a prêté, pour plaire à son auditoire, les mœurs et le langage du jour.

Saint-Evremond ne rejette pas l'amour de la tragédie; se séparant sur ce point de presque tous les amis de Corneille, il l'admet comme ressort dramatique, mais à la condition qu'en parlant sa langue, les héros « ne descendront pas au-dessous d'eux-mêmes ». Il convient que l'amour est le seul sujet d'entretien que les femmes puissent avoir entre elles; que la joie, la tristesse, la crainte, tout en

(1) Mascaron est peut-être, de tous les orateurs sacrés, celui qui a le plus subi l'influence de la littérature précieuse et romanesque.

C'est lui qui a dit, dans ses *Oraisons funèbres* : « L'ombre est la fille du soleil et de la lumière, mais une fille bien différente des pères qui la produisent.... L'illustre mourante se voit attaquée par la douleur de ceux qui pleurent sa mort, plus vivement que par la douleur même qui la fait mourir; tous les cœurs des témoins de ses maux attaquent son cœur... Le grand, l'invincible, le magnanime Louis, à qui l'antiquité eût donné mille cœurs, elle qui les multipliait dans ses héros selon le nombre de leurs grandes qualités, se trouve sans cœur à ce spectacle. La mort, indignée de ne pouvoir l'ébranler sous des formes terribles par la crainte, prend une autre forme plus douce et plus touchante pour l'émouvoir... Cependant cette princesse s'avance vers la mort avec autant de majesté que le soleil vers son couchant »!

un mot, dans ce sexe enchanteur, doit porter l'empreinte de l'amour pour nous charmer : quelle justification de la poétique de Racine! Mais il n'aime pas « les mères et les veuves désolées » sur le théâtre (1) : il n'y a pour lui de douleur touchante que celle d'une amante pleurant la mort d'un amant. Son système a le tort d'exclure du drame qui est l'image de la vie humaine, les sentiments les plus naturels à l'homme, les affections qui honorent le plus la vie; il recevra bientôt un éclatant démenti à l'apparition d'*Andromaque.*

En définitive, la plupart des observations de Saint-Evremond sont d'une justesse incontestable, quoiqu'il nous avertisse, dans une de ses lettres, qu'il les a écrites en courant et qu'« il a pris à peine le temps de lire la tragédie». Racine ne tardera pas à le reconnaître, et il saura mettre ces sages observations à profit, quand il ouvrira par son premier chef-d'œuvre une ère nouvelle à la scène française. Si la merveilleuse transformation du génie de Racine est en partie le fruit des critiques de Saint-Evremond, quelle reconnaissance

(1) Il ne fait d'exception que pour Cornélie, « parce que, dit-il, les sentiments tout romains rappellent avant tout dans mon esprit l'idée de l'ancienne Rome et du grand Pompée ».

ne lui devons-nous pas? Par malheur, sous l'empire de sa passion pour Corneille, Saint-Evremond n'applaudira que faiblement à l'immense progrès auquel il aura contribué, et en même temps il portera aux nues *Attila*. Rien n'est plus superficiel et plus vague que son appréciation d'*Andromaque* qu'il appelle « une belle pièce », mais après bien des précautions oratoires et des réserves mal motivées. Disons toutefois qu'à travers les louanges embarrassées qu'il lui donne, perce une véritable admiration qui se fait jour comme malgré lui.

XVII.

Toujours désireux de revoir la France, Saint-Evremond écrit au comte de Lionne une lettre destinée à être mise sous les yeux de Louis XIV, pour implorer indirectement son pardon. Cette lettre est une longue glorification du règne de Louis-le-Grand, dans laquelle il n'y a peut-être guère plus d'habileté que de dignité. Saint-Evremond y prodigue l'encens au souverain le plus sensible à la flatterie; et, s'il ne rétracte pas le jugement qui lui a valu son exil, s'il persiste à condamner la politique du cardinal Mazarin, il s'arrange de manière à rendre par cela même l'adulation plus saillante et plus raffinée. Mais comment peut-il espérer de persuader à Louis XIV, si plein de respect pour la mémoire de ce grand ministre, que c'est en faisant tout le contraire de ce qu'avait fait son illustre précepteur, qu'il se couvre de gloire, et que les prodigieux succès de l'élève sont la condamnation du système du maître? Le roi sera sourd à cette humble supplique, malgré les pressantes

sollicitations de Turenne et de Lauzun. Une ode, que Saint-Evremond composera après la paix de Nimègue, ne recevra pas un meilleur accueil. Il restera avec sa disgrâce et quelques mauvais vers de plus.

Saint-Evremond s'était bien vite dégoûté de cette liberté républicaine qui avait eu d'abord pour lui tant d'attrait. L'ennui le gagne chaque jour davantage au milieu de ce peuple froid, méthodique, taciturne, dont la gravité contraste avec son humeur enjouée : « J'avois, écrit-il alors, cinq ou six années à aimer la comédie, la musique, le plaisir, et il faut se repaître de police, d'ordre, d'économie et se faire un amusement languissant à considérer des vertus hollandoises peu animées ». Il lui prend envie « de sentir quelque chose de plus vif »; et, ne pouvant retourner à Paris, ce paradis des épicuriens du monde lettré, il porte de nouveau ses regards vers Londres, où il voit, dans l'aristocratie anglaise, « comme un milieu entre les courtisans françois et les bourgmestres de Hollande ». Charles II l'y rappelle en le gratifiant d'une pension qui lui permette d'ajouter les douceurs de l'existence aux jouissances de l'esprit. Saint-Evremond saura, malgré cela, conserver

son indépendance au sein de cette cour frivole qu'il avait déjà appris à connaître, et où il retrouvait quelques amis fidèles. Nous le verrons encore partager son temps entre les plaisirs du monde et la culture des lettres... la culture des lettres comme il l'entend, toujours à l'état d'agréable distraction.

XVIII.

Le maréchal de Créqui lui a demandé *ce qu'il pensoit sur toutes choses dans sa vieillesse.* Un champ si vaste a de quoi séduire son imagination vagabonde. Aussi répond-il avec empressement à cet appel de l'amitié, parcourant d'un vol rapide le cercle des connaissances humaines, touchant à tout du bout de l'aile suivant le caprice du moment, mêlant d'une façon inattendue de grands objets et des bagatelles, semant çà et là, sur son chemin, de judicieuses réflexions et d'ingénieux paradoxes, de fines critiques et des traits piquants, aimant surtout à nous dévoiler le fond de son âme. Nous avons là, sous nos yeux en quelque sorte, cette âme indolente, qui n'a presque jamais senti (c'est Saint-Evremond qui nous l'apprend) le combat intérieur de la raison et de la passion, pour laquelle la sagesse, « état doux et tranquille », ne saurait être confondu avec la vertu, « état violent et dur », qui est « aussi éloignée du dérèglement que de la contrainte », et vise « à désirer sans ardeur, à

espérer sans inquiétude, à jouir sans transport ».

La lecture, le choix des livres, la littérature française et étrangère, la conversation, la jurisprudence, la religion lui fournissent tour-à-tour, et dans l'ordre le moins logique, les considérations les plus variées.

Montaigne n'eût pas désavoué tout ce qu'il dit de la vieillesse (1). Il explique très-bien pourquoi les jeunes gens, malgré leur penchant pour le plaisir, ont un goût si vif des choses de l'esprit, tandis que les vieillards tendent à les négliger pour s'occuper davantage de « celles qui sont de la matière » (2). — « C'est que les uns courent après ce qu'ils veulent acquérir, et que les autres s'attachent à ce qu'ils craignent de perdre ». Saint-Evremond est, du reste, un vieillard aimable, trop aimable

(1) « Quand nous sommes jeunes, l'opinion du monde nous gouverne, et nous nous étudions plus à être bien avec les autres qu'avec nous. Arrivés à la vieillesse, nous trouvons moins précieux ce qui nous est étranger. Rien ne nous occupe tant que nous-mêmes, qui sommes sur le point de nous manquer. Il en est de la vie comme de nos autres biens : tout se dissipe, quand on pense en avoir un grand fonds ; l'économie ne devient exacte que pour ménager le peu qui nous reste ».

(2) Molière, *Les Femmes savantes*.

peut-être, qui ne ressemble en rien au *castigator minorum* d'Horace. Plein d'indulgence pour la jeunesse, il blâme ces vieillards moroses qui sans cesse louent le passé en dénigrant amèrement le présent, qui condamnent les plaisirs qu'ils ne peuvent plus se donner, « plaisirs, dit-il avec une spirituelle malice, qui n'ont d'autre crime que de leur manquer ». — Il nous avoue qu'il cherche plus dans les livres ce qui lui plaît que ce qui l'instruit, et nous le savions déjà ; mais il prétend y chercher aussi plutôt le *bon esprit* que le *bel esprit*, et il nous autorise à en douter, quand il place à peu près sur la même ligne les œuvres de Voiture et celles de Montaigne. Il a une préférence marquée pour les ouvrages latins; mais, à son avis, ce n'est pas au temps d'Auguste qu'on trouve « les grâces pures et naturelles de la langue romaine ». Il décoche, en passant, un trait de satire contre Cicéron « qui, dans ses lettres, ne se défait jamais de son art de rhétorique et qui insinue la moindre recommandation qu'il fait au meilleur de ses amis aussi artificieusement que s'il voulait persuader un inconnu pour la plus grande affaire du monde ». Qui ne conviendra qu'il a mis ici le doigt sur la plaie ?

Privé du sens poétique, il parle de la poésie comme en parleront plus tard Fontenelle et La Motte. Il y voit tantôt le langage des dieux, tantôt le langage des fous et jamais celui de la raison. Fontenelle, nous montrant, dans une bizarre allégorie, « entre la haute et la basse poésie, des solitudes qu'on appelle les déserts du bon sens », ne se rapproche-t-il pas beaucoup de Saint-Evremond? C'est au fond la même idée exprimée en termes différents. En voyant l'incroyable abus qu'on faisait alors des petits vers dans un certain monde, nous ne pourrions qu'approuver Saint-Evremond d'interdire la poésie, disons mieux, la versification « à l'honnête homme », s'il avait joint, lui qui se piquait tant d'être « honnête homme », l'exemple au précepte. Applaudissons à ses railleries contre cette poésie pastorale qui ne cessait de mettre à contribution « l'aurore, le soleil, la lune, les étoiles, le chant des oiseaux, le bruit des ruisseaux, les bergères couchées sur des fougères »; et sachons-lui gré de préférer à ces fades lieux communs l'expression dramatique de nos sentiments et de nos passions, « de ce qui est (comme il dit) de l'humanité ».

Dans sa courte excursion sur le domaine de la

littérature étrangère, il s'arrête particulièrement au Don Quichotte de Cervantes, et, comme son ami William Temple, il le met au premier rang, parmi les grandes œuvres de l'invention moderne. S'il n'eût été en quelque sorte étranger à la littérature anglaise, il n'aurait pas passé sous silence l'*Hudibras* de Butler, cette imitation de Don Quichotte, qui eut tant de retentissement.

Ses idées sur la science du droit considérée au point de vue le plus élevé, au point de vue du philosophe et de l'homme d'Etat, se ressentent du séjour qu'il a fait dans la patrie de Grotius qu'il vante à juste titre (1). Mais la justice, telle qu'il la comprend comme moraliste, ne pèche pas assurément par excès de sévérité. Citons, et vous apprécierez : « En certaines occasions, le pardon est de la justice plutôt que de la clémence. Dans une faute d'erreur, pardonner est une justice à notre nature défectueuse. L'indulgence pour les femmes galantes est moins une grâce à leur péché

(1) « Ses livres, dit-il de Grotius, éclaircissent aujourd'hui les difficultés les plus importantes ; et, si la justice seule étoit écoutée, ils pourroient régler toutos les nations dans les droits de la paix et de la guerre. Celui *de Jure Belli et Pacis* devroit faire la principale étude de tous les souverains et de tous les ministres ».

qu'une justice à leur faiblesse ». Quel que soit le sujet qu'il traite, un gracieux visage de femme se rencontre toujours sur son chemin.

Dans cet art de converser où il excelle, ce qu'il connaît le mieux par expérience, et ce qu'il nous enseigne le plus volontiers, c'est l'art de converser avec les femmes, de leur plaire et de les intéresser en causant : « La première qualité auprès des dames, dit-il, c'est d'aimer. La seconde est d'entrer dans la confidence de leurs intentions. La troisième, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable... Ou faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux ». Le talent de la conversation, ce talent « qui s'exerce entre un compliment et une révérence, qui sait glisser sur la glace fragile des bienséances sans la briser », a été refusé à beaucoup d'hommes illustres. Le grand Corneille avait la parole pesante et vulgaire dans les entretiens de salon. Ce contraste est bien rendu dans cette réflexion de Saint-Evremond : « Il prête à ses vieux héros tout ce qu'il a de noble dans l'imagination, et vous diriez qu'il se défend l'usage de son propre bien, comme s'il n'étoit pas digne de s'en servir ».

Dans le développement de ses pensées sur la religion, on retrouve, en ce qui concerne le dogme fondamental de l'immortalité de l'âme, la même incertitude que nous avons déjà signalée. On retrouve le même respect apparent pour les mystères du christianisme et les mêmes doutes sous l'expression de ce respect. Cependant, non-seulement Saint-Evremond reconnaît la supériorité de la religion chrétienne sur toutes les autres et la sublimité de sa morale, mais encore il fait une véritable profession de foi catholique; il déclare que la religion dans laquelle il est né est celle qu'il choisirait de préférence, s'il avait à choisir. Comparant l'un à l'autre le catholicisme et le protestantisme, il indique, en moraliste plus qu'en théologien, plusieurs des points qui les séparent, et il émet le vœu que Leibnitz essaiera vainement de réaliser, celui de les voir se rapprocher et se confondre dans une harmonieuse unité. Il expose en fort bons termes les vrais principes de la tolérance religieuse. Il vit dans un temps où les esprits, fermés à l'idée de la tolérance, s'irritent ou s'affligent de l'exercice des cultes dissidents comme d'un désordre public; mais il ne partage pas l'erreur commune. Il regarde la conscience comme l'asile inviolable et sacré de la liberté

humaine, et il proclame hautement cette vérité, presque à la veille de la persécution connue sous le nom de *dragonnades* et de la fatale révocation de l'Edit de Nantes, qui devait porter une si grave atteinte à la gloire et à la force de la France. Il s'étonne qu'il y ait des nations parmi les chrétiens, « où l'on impose la loi de se persuader ce qu'on ne peut croire », et il s'en indigne. L'impuissance des moyens violents en matière de croyances est noblement mise en relief dans cette phrase : « Les temples s'ouvrent et se ferment comme il plaît aux souverains ; mais notre cœur en est un secret où il nous est permis d'adorer leur maître ». Ici Saint-Evremond touche au dix-huitième siècle par le plus beau côté.

Quand il parle des effets de l'amour de Dieu, il tient le langage d'un doux et tendre disciple de Fénelon. Quand il insiste sur les merveilleux résultats de la morale chrétienne sincèrement pratiquée, on croirait entendre un de nos plus fervents apologistes. Mais, hélas ! tournez la page, et vous serez promptement désabusé, si, par impossible, ses doutes sur l'immortalité de l'âme vous ont encore laissé quelque illusion ; car vous verrez la preuve de la part qu'il prendra aux

intrigues ourdies pour substituer, dans l'intérêt de la politique française, Mlle de Quérouailles à la duchesse de Cleveland, maîtresse en titre d'un roi voluptueux, qui était gouverné par ses favorites. Quoi de plus opposé à la morale si pure du christianisme que les tristes conseils qu'il donne à la future duchesse de Portsmouth, en l'invitant « à se laisser aller aux douceurs des tentations, au lieu d'écouter sa fierté », à suivre les préceptes d'une morale plus que relachée, qui prescrit seulement « de n'aimer qu'une personne à la fois » ? C'est Méphistophélès murmurant à l'oreille de Marguerite d'enivrantes paroles pour la livrer à Faust. Cette lettre à Mlle de Quérouailles, qu'il ne suppose sans doute un moment tentée de se retirer dans un couvent que pour avoir l'occasion de lancer quelques traits malins contre la vie du cloître, met tout à fait son cœur à nu. Sceptique au fond, Saint-Evremond est parfois artiste dans sa doctrine, comme Salluste l'est toujours dans sa morale. On comprend qu'on a affaire à un indifférent en matière de religion, et on prise bien moins sa tolérance ; car la tolérance n'a de prix qu'autant que le respect du droit s'allie à de profondes convictions.

Bientôt sa lettre au comte d'Olonne exilé, nous montrera que, si l'âge n'a guère modifié ses idées, il a singulièrement développé sa tendance naturelle aux raffinements de la sensualité. Que de vives saillies, que de charmants aphorismes dans ce long et savant exposé des règles les plus subtiles de la science qui a rendu Apicius célèbre! Il y a là l'expression bien accentuée d'une vanité de gourmet octogénaire satisfaite, qui est comme un portrait vivant (1). Un courant d'esprit tout français dissimule ou atténue ce qu'un tel sujet a de vulgaire. C'est le triomphe de l'esprit dans un domaine qui n'est pas le sien.

---

(1) « A quatre-vingt-huit ans, je mange des huîtres tous les matins. Je dîne bien; je ne soupe pas mal. On fait des héros pour un moindre mérite que le mien ».

XIX.

Dans sa dissertation *sur la Tragédie ancienne et moderne*, qui suivit de près sa lettre au maréchal de Créqui, au milieu d'excellentes réflexions sur l'intervention incessante, dans le théâtre des anciens, de divinités mues par des passions humaines, une chose nous frappe : c'est que, malgré son enthousiasme pour Corneille, Saint-Evremond condamne en partie *Polyeucte*. Et pourtant, s'il est une pièce qui justifie ce qu'il dit de ce grand homme, qui « a trouvé, selon lui, des beautés inconnues aux anciens », c'est assurément celle-là ; car elle étincelle de beautés neuves et originales, et le style s'y élève avec la pensée. L'héroïsme religieux de Polyeucte ne le touche pas ; il ne s'intéresse qu'à l'amour de Sévère et de Pauline. A l'entendre, la représentation des choses saintes « fait perdre au théâtre tout son agrément »; l'esprit de la religion chrétienne est « directement opposé à celui de la tragédie » ; de leur côté, « les choses

saintes perdent, à être ainsi transportées sur la scène, de la vénération qui leur est due ».

Saint-Evremond s'associe, d'une part, aux préventions profanes qui dominaient parmi les beaux esprits du temps, à l'apparition de *Polyeucte,* de l'autre, aux sévères appréciations de ceux « dont la foi sérieuse et janséniste ne concevait pas la religion sous un point de vue d'art et de poésie » (1). A une époque sincèrement chrétienne, mais profondément enthousiaste de l'antiquité, le paganisme semblait régner de droit sur un théâtre « où, suivant le mot d'un éminent écrivain, on n'osait prononcer le nom de Dieu qu'au pluriel » (2). Pour le plus grand nombre, comme l'insinue Saint-Evremond, *Polyeucte,* dont le succès trompa les prévisions des Aristarques du jour, n'avait réussi que par son côté profane et malgré son côté religieux. La froideur avec laquelle sera accueillie, quelques années après, l'*Athalie* de Racine, la plus belle des tragédies sacrées, prouvera combien de pareilles idées étaient enracinées dans les esprits, par une sorte de réaction contre les anciens

(1) Villemain, *Cours de Littérature.*
(2) Guizot, *Etude sur Corneille.*

Mystères. Saint-Evremond subit le joug de l'opinion dominante, tout habitué qu'il est à le secouer.

Il se conforme aussi aux tendances de son temps, mais cette fois avec bien plus de raison, en préférant l'amour comme ressort dramatique à la terreur et à la pitié si familières aux tragiques grecs. Mais ce qu'il demande par-dessus tout dans la tragédie, « c'est une grandeur d'âme bien exprimée », je ne sais quoi de noble et de généreux dans l'amour qui inspire « une tendre admiration ». — « Il y a, dit-il, dans cette espèce d'admiration quelque ravissement pour l'esprit ; l'âme y est à la fois élevée et touchée ». La poétique de Saint-Evremond est celle du peintre de Chimène, qui a su si bien exciter en nous l'admiration par l'amour. Nous n'avons jamais assisté à cette lutte douloureuse entre l'héroïsme de l'honneur et l'héroïsme de l'amour, sans éprouver « la tendre admiration » dont parle Saint-Evremond.

Chose remarquable ! Saint-Evremond écrit plusieurs fois sur la tragédie pendant son séjour en Angleterre, et c'est à peine s'il fait allusion à quelques tragédies de Ben Johnson et à une tragédie d'Otway. Le voilà dans la patrie de Shakespeare,

et il semble que Shakespeare lui soit inconnu. C'est à l'auteur de *Séjan* et de *Catilina*, non à celui de *Macbeth* et d'*Hamlet*, que se rapportent ses courtes observations sur la profusion de meurtres et tout l'attirail de mort de la scène anglaise, qui seront reproduites, mais avec plus de force, par Voltaire. Ne perdons pas de vue que les œuvres d'origine française, traduites ou imitées, passionnaient alors l'Angleterre, et lui faisaient oublier ou méconnaître ses propres écrivains, même les plus grands de tous, Shakespeare et Milton. Le silence de Saint-Evremond étonne moins, quand on voit Addison citer Dryden plutôt que Shakespeare, en cherchant à donner à Boileau une idée de la littérature anglaise.

XX.

Dans un *Discours sur les Historiens français*, composé vers la même époque, Saint-Evremond se plaint de la médiocrité de nos historiens, et il l'explique par des considérations ingénieuses. Appliqué à des hommes tels que les du Hallay et les Dupleix, son jugement n'est que trop fondé : nous comptions alors plus de savants chroniqueurs, plus de laborieux érudits que de véritables historiens. Mais de Thou et Mézeray ne sauraient être confondus dans la foule. De Thou, non moins distingué par sa science que par son impartialité, avait choisi, il est vrai, pour revêtir sa pensée, le vieil idiome que la Renaissance venait de rajeunir; mais son livre, où respirent à chaque ligne l'amour de la patrie, la passion de toutes les grandes choses qui jetteront tant d'éclat sur le règne de Louis XIV, est néanmoins digne de figurer parmi les œuvres historiques dont la France a le droit de s'énorgueillir. Avec

moins d'élévation, mais avec une certaine originalité due à son humeur gauloise, Mézeray a, lui aussi, de l'indépendance et de la vigueur. Il aime également son pays et prend à cœur les intérêts de sa gloire. Quelques-unes de ses pages rappellent la manière des historiens antiques. Quand il embrasse dans leur ensemble les guerres civiles du seizième siècle, les luttes ardentes de l'Eglise et de la Réforme, il fait revivre pour nous ces temps orageux, qu'il nous présente sous les plus vives couleurs. Saint-Evremond n'eût été que juste envers de Thou et Mézeray, en les mentionnant avec éloge.

Du reste, il détermine merveilleusement les conditions de l'histoire proprement dite, de celle qui a pour but d'instruire, par les enseignements du passé, les peuples et ceux qui les gouvernent, de celle qui non-seulement expose les faits dans des récits animés, mais pénètre profondément dans les institutions et dans les mœurs : « Ces diversités de lois, de religion, de politique, de guerre, doivent, dit-il, être artistement mêlées et ménagées avec beaucoup de discernement ». Il part de là pour montrer l'incontestable supériorité des historiens romains. Il fait

justement observer que si, à Rome, les diverses connaissances nécessaires à l'historien se trouvaient plus souvent réunies, c'était parce qu'il n'y avait guère de personnages considérables qui n'eussent passé successivement par les plus grandes charges de la république, depuis le sacerdoce jusqu'au commandement des armées, et que ces personnages seuls écrivaient l'histoire. « Un Salluste, un Tacite, ont appris à manier les hommes et les affaires dans les camps et dans les conseils ». Salluste a joué un rôle dans les factions de son temps. Tour à tour questeur, tribun, proconsul, il a commandé une flotte et une armée. Tacite a exercé sous l'Empire des fonctions élevées; il a connu les dangers et les angoisses que des despotes ombrageux et cruels avaient rendus inséparables de la dignité de sénateur. Des exemples éclatants confirmeront de nos jours l'opinion de Saint-Evremond sur l'importance de l'avantage dont ont joui les historiens latins. Deux anciens ministres, arrivés de bonne heure à la renommée par les lettres, non moins illustres comme orateurs et comme hommes d'Etat que comme écrivains, puiseront, dans les épreuves de la vie publique, dans les tournois journaliers de la tribune, dans l'exercice du pouvoir, le génie de la grande

histoire, et ils élèveront des monuments qui ne laisseront rien à envier aux maîtres de l'art dans l'antiquité.

Saint-Evremond termine son discours par deux digressions sur le gouvernement de Hollande, qu'il accuse « d'être composé de pièces fort mal liées », et sur les funestes résultats de l'action des femmes dans les cours. Les digressions sont fréquentes chez Saint-Evremond. Il n'a pas de plan tracé d'avance ou du moins bien arrêté. Un mot qui se rencontre sous sa plume, une idée qui surgit tout à coup dans son esprit, l'entraînent. Il se détourne volontiers de sa route pour aller où le mènent les fantaisies de son imagination. Il sait qu'il viole les règles, il en demande quelquefois pardon au lecteur; mais, si ce pardon lui est refusé, il s'en consolera aisément; « il s'est satisfait lui-même »; cela lui suffit (1).

---

(1) « On me pardonnera, j'espère, dit-il; dans tous les cas, je me serai satisfait moi-même ».

XXI.

Dans ses *Réflexions sur les Traducteurs*, sans être aussi sévère que Boileau envers Brébeuf, Saint-Evremond reconnaît, malgré la vogue qu'avait alors la traduction de la *Pharsale*, qu'il lui arrive d'affaiblir les plus belles pensées de Lucain et d'exagérer ses défauts. Il apprécie sainement la *Pharsale* elle-même, qui n'est à ses yeux « qu'une histoire en vers, où des hommes célèbres font presque tout par des moyens purement humains ». L'intervention des Dieux lui paraît nécessaire au poème épique, et il blâme Lucain d'avoir dédaigné les puissants effets qu'il eût pu tirer de la fable sans nuire à l'intérêt ni à la dignité de l'histoire. Mais il admire la grandeur et la vie qu'il a su donner à son œuvre en élevant le caractère de ses héros au-dessus de celui des dieux de l'*Iliade* et de l'*Enéide*, dont les actes et le langage sont trop souvent empreints des faiblesses de l'humanité.

Virgile lui semble au contraire avoir abusé du merveilleux : l'homme est trop effacé dans l'*Enéide* par la divinité, qui intervient à tout propos. Saint-Evremond critique vivement le caractère d'Enée et de ses compagnons, « entourage vulgaire d'un chef médiocre ». Il combat sur ce point l'opinion de Segrais, qui exalte en tout son modèle. Il reproche au pieux Enée « de n'avoir de piété que pour craindre les dangers et pour se défier de toutes les entreprises ». Il se moque, d'une manière piquante, de la frayeur qui s'empare de lui aux premiers signes avant-coureurs d'une tempête: « Il y a, dit-il, mille jeunes garçons et autant de femmes en Hollande qui s'étonnent à peine là où le héros témoigne son désespoir ». La pusillanimité de ce triste héros d'épopée, qui est constamment en larmes ou en prière, a frappé, suivant lui, les dieux eux-mêmes ; car « ils se fient si peu à sa capacité et à son courage qu'ils font presque toujours ce qu'ailleurs de grands hommes ont accoutumé d'entreprendre et d'exécuter ; ils ne lui abandonnent que les matières de pleurs ». L'ironie est trop mordante peut-être ; on la dirait empruntée à la burlesque parodie de Scarron, dont la malignité a souvent bien saisi, sous la forme bouffonne, les côtés les plus vulnérables du chef-d'œuvre qu'il

a travesti; nous n'aimons pas la raillerie, quand elle s'adresse à un poète tel que Virgile : respectons le génie jusque dans ses erreurs. Mais, au fond, n'est-elle pas méritée? Nous inclinons, quant à nous, à penser, avec Saint-Evremond, que celui qui avait reçu du ciel la haute mission de fonder Rome, devait avoir « une magnanimité digne des Romains ».

Ce qui nous surprend, c'est que Saint-Evremond n'ait pas remarqué, lui qui s'intéresse particulièrement aux femmes, que le tendre Virgile avait bien mieux réussi à peindre les femmes que les hommes; c'est qu'il ne se soit pas plu à opposer au faible Enée, à l'insignifiant Achate, l'altière Junon, l'ardente Didon, ces types saisissants de l'amour blessé et de l'orgueil déçu, et surtout cette ravissante Camille, heureux mélange d'audace, de naïveté et de grâce, que Virgile a parée de toutes les séductions. Mais nous aimons à le voir rendre pleinement hommage à cette divine poésie du cygne de Mantoue, qui l'égale presque à Homère, quoique les héros de l'*Enéide* soient bien inférieurs à ceux de l'*Iliade*.

XXII.

Il y a deux hommes dont le souvenir ne saurait être séparé de celui de Saint-Evremond, le chevalier de Grammont, son compagnon d'exil, « le plus fin et le plus spirituel badinage vivant » (1), et Hamilton, l'aimable et gracieux conteur qui s'est fait le Plutarque de l'aimable et gracieux gentilhomme comme dans un accès de bonne plaisanterie. « Cœur de même trempe, esprit de même grâce » (2), Saint-Evremond vit à Londres avec eux dans l'intimité la plus étroite. Grammont, qu'Hamilton peint d'un mot en disant : « On ne s'ennuya plus à l'armée, quand il y fut », rapporte tout au plaisir et à la gaieté, et fait par ses saillies les délices de la cour, après y avoir excité l'admiration par ses prouesses. Saint-Evremond ne l'ap-

(1) Lamartine.
(2) Lamartine.

pelle que *son héros* et pousse pour lui la louange à l'excès, ainsi que pour Pétrone (1).

Grammont appelle Saint-Evremond son *philosophe*, parfois, dans ses folles boutades, « son petit faquin de philosophe », quand, à la suite de quelque remontrance, il l'accuse de faire « le Caton de Normandie »; singulier Caton, en vérité, qui ne lui prêche que la prudence en amour, qui lui enseigne « que le mariage est ridicule », et qui plus tard le blâmera seulement d'avoir trop longtemps aimé sa femme ! Quel philosophe et quel héros ! La philosophie de l'insouciance est en parfaite harmonie avec l'héroïsme de la légèreté. Ce philosophe et ce héros, unis par une si vive sympathie, ont l'un et l'autre en réalité, selon les expressions d'Hamilton, « ce que l'expérience du

(1) Et chacun, réjoui de tes moindres paroles,
Redit, après Saint-Evremond :
« Il n'est qu'un comte de Grammont ».

Saint-Evremond va encore plus loin, dans l'épitaphe qu'il composa d'avance pour son *héros* :

Il peut revenir un Condé,
Il peut revenir un Turenne;
Un comte de Grammont est en vain demandé ;
La nature aurait trop de peine !

grand monde et le commerce des honnêtes gens peuvent ajouter aux naturels heureux ».

L'écossais Hamilton, vrai courtisan des belles années de Louis XIV, qui a su prendre, dans une langue étrangère, le ton de la raillerie délicate, de cette ironie presque imperceptible qui touche en glissant et n'insiste pas, s'est formé à l'école de Saint-Evremond. On s'est souvent demandé comment un livre si éminemment français, où brille à un si haut degré l'art de dire plaisamment des choses sérieuses et sérieusement des choses frivoles, de raconter des bagatelles de façon à les faire valoir, a pu sortir de la plume d'un anglais. C'est que l'auteur de la *Conversation du père Canaye avec le maréchal d'Hocquincourt* a communiqué de bonne heure à cet anglais sa verve malicieuse, son tour d'esprit original et badin, son atticisme plein d'élégance. Saint-Evremond a ainsi contribué à doter notre littérature d'un livre inimitable, que Voltaire, dans ses meilleurs jours, semble avoir pris pour modèle, d'un livre d'autant plus précieux pour nous qu'il joint au mérite littéraire celui d'être un hommage éclatant rendu à la France par un étranger. On a dit, en parlant du précepteur de deux femmes célèbres, que Mme de

Lafayette et Mme de Sévigné étaient ses plus beaux ouvrages. Hamilton est le plus bel ouvrage de Saint-Evremond. Entre le disciple et le maître les traits de ressemblance sont si frappants que, pour louer dignement Hamilton à son retour en France, La Chapelle rendra grâces « à la Tamise d'avoir fait une restitution à la Seine, en lui donnant un autre Saint-Evremond » ; mais le disciple a dépassé le maître. Son style est plus alerte et plus naturel. Dans la délicieuse épître, habilement entremêlée de vers et de prose, qu'Hamilton adressera à Grammont après la mort de son *philosophe*, nous verrons apparaître Saint-Evremond « avec son air goguenard et sa loupe à double étage », qui tracera lui-même à Hamilton le plan des *Mémoires* de Grammont et fera le portrait le plus flatteur de *son héros*. Cette fiction ingénieuse témoignera de l'influence exercée par Saint-Evremond sur Hamilton qui, en toute occasion, épuise envers lui l'hyperbole (1). Ces éloges exagérés de l'amitié

(1) Hamilton répond à un ami qui l'a comparé à Saint-Evremond :

Epargnez vos amis, de grâce;
Ils savent trop bien ce qu'ils sont
Pour avoir seulement l'audace
De regarder Saint-Evremond.

seront du reste comme les dernières lueurs d'une renommée près de s'éteindre. « Comment se fait-il, dit un de nos plus fins critiques, que, dans les ouvrages d'esprit qui ont plu en naissant à de bons juges, il entre ainsi toute une partie qui se mortifie avec le temps et qui passe? Il y a du Voiture dans chaque homme d'esprit qui n'est que cela. J'appelle Voiture cet esprit de mode qui n'a qu'une saison et qu'un souffle fane (1) ». Il y a beaucoup de Voiture dans Saint-Evremond. Il y a un peu de Voiture, mais beaucoup de Sévigné et de Voltaire dans Hamilton. C'est ce qui explique la différence de leurs destinées.

(1) Sainte-Beuve.

XXIII.

Une vie nouvelle commence pour Saint-Evremond à l'arrivée de la duchesse de Mazarin en Angleterre. Hortense Mancini, l'une des sept merveilles de beauté qui firent l'ornement de la puissance du cardinal Mazarin, fuyait un époux maniaque dont Saint-Evremond nous a retracé les incroyables bizarreries dans cette prose alignée en rimes qu'il affectionne. La digne nièce du ministre de la séduction vient-elle essayer le pouvoir de ses attraits sur son ancien prétendant? Les hommes politiques de l'Angleterre, qui, par patriotisme, sont hostiles à la duchesse de Portsmouth, ont en effet jeté les yeux sur elle pour détrôner la belle pensionnaire de Louis XIV. Mais ils ont compté sans les entraînements de son cœur, qui déjoueront tous leurs calculs. Saint-Evremond, que Mme Mazarin avait connu à Paris, trempera-t-il dans ces misérables intrigues où il n'aura pas, lui, l'excuse du patriotisme? Pour la pousser dans la voie d'où son penchant pour le prince de

Monaco va la détourner, jouera-t-il auprès d'elle le rôle qu'il a déjà joué auprès de Mlle de Quérouailles ?... Comment le doute serait-il possible, quand il ira jusqu'à se plaindre, dans un langage fort peu voilé, de n'avoir pas été écouté (1) ?

Maintenant le voilà lui-même, malgré ses cheveux blancs, aux pieds de la noble aventurière qui justifie si bien ce mot de Ninon : « La source des charmes est dans le sang des Mazarins ». La fée l'a touché de sa baguette magique, et il s'est pris à adorer « cette Cléopâtre italienne ». C'est sans doute un de ces amours tranquilles et désintéressés qui faisaient soupirer Ronsard et Malherbe dans leurs vieux jours pour Hélène de Surgères et pour Mme de Rambouillet ; mais Saint-Evremond a le tort de soupirer en vers fades et prosaïques, dépourvus pour la plupart d'élégance et d'harmonie.

(1) Voici les vers dans lesquels Saint-Evremond exhale ses plaintes à ce sujet :

Il ne vous restoit plus qu'à régner sur les mers,
Et, de nos îles fortunées,
Vous pourriez des mortels régler les destinées...
Vous feriez des sujets de tous les souverains,
Si vous n'apportiez pas plus de soin et d'étude
Pour votre liberté que pour leur servitude.

Ces froides galanteries, qui partent de la tête et non du cœur, ont je ne sais quoi de triste chez un vieillard. « Vive la jeunesse, a dit Lamartine, mais à condition qu'elle ne dure pas toute la vie... Le faux rire est la plus lugubre des tristesses ». Ce qui est vrai du faux rire ne l'est pas moins de la fausse sensibilité.

Mais, par contre, qui ne saurait gré à Mme Mazarin d'avoir inspiré à Saint-Evremond le morceau suivant, où il est bien plus poète que dans ses vers, un de ces morceaux qui rachètent bien des faiblesses littéraires. Ecoutez, et dites-nous si jamais le culte de la beauté pratiqué jusque dans la vieillesse a été défendu avec plus d'esprit et de grâce : « Le plus grand plaisir qui reste aux vieillards, c'est de vivre, et rien ne les assure autant de leur vie que leur amour. *Je pense, donc je suis,* sur quoi roule toute la philosophie de Descartes, est une conclusion bien froide et bien languissante. *J'aime, donc je suis,* est une conséquence toute vive, toute animée, par où l'on rappelle les désirs de la jeunesse jusqu'à s'imaginer quelquefois être jeune encore ». Tant d'esprit et tant de grâce disposent à l'indulgence le censeur le plus sévère. Cet amour tardif, ou plutôt ce sentiment tendre que, dans ses douces

velléités de rajeunissement, Saint-Evremond prend plaisir à traiter comme une passion pour rendre l'illusion plus complète, a d'ailleurs un très-bon côté : l'égoïste épicurien apprend, sous son empire, à connaître le dévouement. Les affaires d'Hortense sont les siennes ; il est son secrétaire, son conseil, son avocat. Il plaide sa cause contre son mari dans un mémoire remarqué par La Harpe. Il négocie ses emprunts, intervient auprès de ses amis et de ses proches, partage avec elle les modestes revenus qui lui restent, déploie enfin pour la servir un zèle qui ne saurait se lasser : rien ne lui coûte pour adoucir ses peines. Bien plus, il devient le souffre-douleur de cette capricieuse Célimène, qui met sa patience à de rudes et humiliantes épreuves. Ce n'est pas Célimène s'amusant à exciter le courroux d'Alceste; c'est Célimène s'évertuant, par une sorte de gageure, à exaspérer Philinte lui-même ; car, alors surtout, Saint-Evremond se rapproche beaucoup plus de Philinte que d'Alceste. Sa causticité s'est émoussée avec l'âge ; l'abeille, en vieillissant, a presque perdu son dard (1).

(1) Je perds le goût de la satire ;
L'art de louer malignement
Cède au secret de pouvoir dire
Des vérités obligeamment.
(Sonnet à Mlle de Lenclos).

Parfois il se plaint, non sans amertume, des brusqueries de la fantasque duchesse (1); mais le plus souvent il se résigne à tout supporter en esclave soumis et obéissant. Si quelque ridicule s'attache à ses plaintes et aux déclarations qui les accompagnent, un dévouement aussi absolu anime en quelque manière cette physionomie insouciante et lui donne une expression qui n'est pas sans charme.

Désormais Saint-Evremond n'écrira qu'en vue d'être agréable à Mme Mazarin. La pensée qui le guidera se fera jour, là même où le sujet semble exclure de telles préoccupations. Dans sa dissertation *sur les Poèmes des Anciens,* vient-il à parler de l'abus qu'on faisait de certains astres dans les comparaisons, il trouve moyen de louer la beauté de Mme Mazarin d'une façon presque naturelle : « Dire qu'une femme est aussi belle que Mme Mazarin, c'est la louer mieux que si on la comparoit au soleil ; car le sublime et le merveilleux

(1) « S'il faut, dit-il dans une lettre, veiller des nuits entières, on ne me donne pas quarante ans. S'il faut faire un long voyage avec le vent et la pluie, quelle santé que celle de M. Saint-Evremond ! Veux-je approcher ma tête de la sienne, sentir ses cheveux et lui baiser le bout de l'oreille, on me demande si j'ai connu Mme Gabrielle et si j'ai fait ma cour à Marie de Médicis ». (Lettre au comte d'Olonne).

font honneur ; l'impossible et le fabuleux détruisent la louange qu'on veut donner ». L'éloge, ainsi glissé au milieu d'une réflexion vraie, est ingénieux et fin : un encens si finement offert devait chatouiller doucement l'orgueil de Mme Mazarin.

XXIV.

C'est à elle que Saint-Evremond adresse son petit traité *sur l'Amitié*, que la spirituelle et malicieuse Hortense intitulera, après l'avoir lu, l'*Amitié sans amitié*. Saint-Evremond professe les principes du sage Bias, qui nous enseigne d'aimer nos amis avec discrétion (1). L'amitié, telle que la conçoit Saint-Evremond, n'est pas ce sentiment des grandes âmes, que, dans tous les temps, on éleva au rang des plus belles vertus : l'idée de force inhérente au sens antique de *virtus* répond à l'esprit de sacrifice, à l'abnégation qu'exige l'amitié vraiment digne de ce nom ; et l'esprit de sacrifice, l'abnégation, ne sauraient trouver place dans la théorie de Saint-Evremond. Ce n'est pas même l'union de deux âmes sympathiques l'une à l'autre, qui, s'étant une fois rencontrées, se confon-

(1) « Si l'on me demande plus que de la chaleur et des soins pour les intérêts de ceux que j'aime, plus que mes petits secours dans le besoin, plus que le secret dans les confidences, qu'on aille chercher ailleurs les amitiés ; la mienne ne sauroit donner davantage ».

dent pour toujours, comme celles de Cicéron et d'Atticus, d'Horace et de Virgile, de Montaigne et de La Boétie. L'amitié de Saint-Evremond n'est qu'une liaison plus ou moins durable, formée «dans un mélange de divertissements et d'affaires», basée sur l'utilité ou sur l'agrément, une liaison d'homme du monde, «qui se dégage insensiblement et avec bienséance», quand la base fragile sur laquelle elle repose vient à se briser. Elle n'a pour but que de « rendre la vie plus tranquille et plus douce ». Cette amitié-là, où l'esprit a bien plus de part que le cœur, où, loin de se sentir porté à s'oublier soi-même, on ne cherche jamais que sa propre satisfaction, est fille de la morale qui substitue partout le plaisir au devoir, qui nous recommande plutôt d'être avisés que d'être vertueux ; c'est l'amitié épicurienne, laquelle n'est, au fond, pour ses adeptes, qu'une volupté d'un ordre supérieur ; comme on l'a fort bien dit, elle ne va pas au-delà de la *sociabilité*.

La prétendue sagesse que conseille Saint-Evremond peut sans doute nous épargner dans la vie quelques mécomptes; mais ne vaut-il pas mieux s'exposer à être quelquefois victime de généreuses illusions que de renoncer par système aux

fortes amitiés, que de repousser comme un fardeau de nobles devoirs, qui sont pour tous les cœurs bien faits une véritable source de jouissances ? Faisons cependant remarquer que, malgré ses principes et par une heureuse inconséquence de son caractère, Saint-Evremond, sans aller assurément aussi loin qu'Horace et que Montaigne qui ont dû à l'amitié une partie de leur célébrité, mérita d'avoir des amis sincères et dévoués qui ne l'abandonnèrent pas dans le malheur. Il y a, dans l'expression des regrets que lui causa la mort de d'Aubigny, une note sensible qui rappelle la douleur qu'éprouva l'ami de La Boétie, quand il perdit celui qui faisait sa joie. « Les maximes des hommes, a dit Vauvenargues, décèlent leur cœur ». Généralement vraie, cette sentence a pourtant quelque chose de trop absolu ; car les hommes sont souvent meilleurs, au fond, que leurs doctrines, et ils ne sont pas toujours logiques dans leur conduite.

C'est encore pour Mme Mazarin que Saint-Evremond écrit la piquante dissertation dans laquelle il essaie de lui prouver, quand sous le poids d'un violent chagrin, elle paraissait disposée à tourner vers le ciel ses regards fatigués des choses

de la terre, que *la dévotion est le dernier de nos amours*. Toute l'originalité de son talent se montre dans ces petites pièces semi-sérieuses, qui sont si fortement empreintes du génie français, où, à travers une sensibilité douce et un enjouement calme, perce une pointe d'ironie courtoise. Saint-Evremond se souvient de ces grandes dames de la cour d'Anne d'Autriche, de ces belles pécheresses de la Fronde, qui passaient tour à tour du plaisir à la pénitence, de la pénitence au plaisir, selon le vent qui soufflait autour d'elles. Le sceptique veut démêler les secrets ressorts des conversions éclatantes qui servent de dénouement à leur aventureuse existence. Si ces âmes tendres, après avoir abusé de l'amour, sont retournées à Dieu, c'est encore, à son avis, je ne sais quoi d'humain qui les a attirées comme à leur insu : « L'âme, dit-il, qui croit aspirer seulement à la félicité de l'autre vie, cherche, sans y penser, à se faire une douceur nouvelle dans celle-ci ». Et il développe cette idée en homme qui s'y complaît. Il y a tant de bizarrerie dans notre nature, tant de tours et de détours, tant de plis et de replis dans les profondeurs de notre cœur, qu'on ne saurait affirmer que l'analyse morale où ce subtil casuiste semble avoir entrevu les dangers du *quiétisme* pour certaines

âmes, que cette sorte d'anatomie des sentiments les plus mystérieux, manque entièrement de vérité: le bien et le mal sont tellement mêlés en nous qu'on les rencontre rarement l'un sans l'autre, surtout dans les imaginations exaltées et romanesques. Un habile et savant analyste du cœur des femmes dira de Mme de Krudner : « L'inépuisable besoin de plaire s'était changé chez elle en un immense besoin d'aimer, ou même s'y continuait toujours » ; et il lui appliquera quelques-unes des réflexions de Saint-Evremond. Mais au scepticisme de notre épicurien nous préférons l'enthousiasme qu'excitaient, chez Mme de Sévigné, peu suspecte d'être trop crédule, les austérités de Mme de Conti et de Mme de Longueville, touchées de la grâce divine, régénérées, transfigurées, pour ainsi dire, par la religion. C'est un triste symptôme que l'incrédulité systématique en matière de repentir.

XXV.

Mme de Mazarin a le goût de la littérature : il lui sera beaucoup pardonné dans le monde des lettres, parce qu'elle aura beaucoup aimé les jouissances de l'esprit, tout en s'abandonnant à des penchants moins nobles. Pour lui plaire, tantôt Saint-Evremond étend le cercle de ses études et aborde les sujets les plus divers, tantôt il revient sur ceux qu'il a déjà traités et complète ou modifie ses jugements.

Il retouche le *Parallèle de Condé et de Turenne*, qu'il avait composé en Hollande, et le rend presque digne de figurer à côté des portraits de ces deux grands capitaines, que le cardinal de Retz a tracés d'une main si ferme. Il a appris à les connaître sur les champs de bataille, où il s'est lui-même distingué en combattant sous leurs ordres. Il a été témoin de l'héroïsme impétueux de l'un et de l'héroïsme réfléchi de l'autre. Il n'a donc, pour les bien peindre, qu'à consulter ses souvenirs.

Il ajoute, à ce qu'il a écrit *sur la Tragédie*, des considérations qui feront dire à Voltaire que seul Saint-Evremond a découvert la plaie secrète du théatre français, en lui reprochant de ne pas produire sur l'esprit du spectateur une impression assez forte (1). Dans le parallèle qu'il fait alors de Corneille et de Racine , il commence par rendre également justice à ces deux génies immortels, qu'il est permis de confondre dans une commune admiration, malgré la diversité de leurs caractères. Empruntant à Lucain quelque chose de la comparaison de Pompée et de César, il dit que « dans la tragédie, Corneille ne souffre pas d'égal, et Racine pas de supérieur ». Mais il cède bien vite à l'entraînement de la préférence marquée qu'il a pour Corneille; et, tandis qu'il lui accorde « la grandeur, la passion, l'éloquence, la hardiesse et la nouveauté des plans et de l'intrigue », sans signaler aucun de ses défauts, il n'accorde à Racine que le « naturel des sentiments, la netteté des idées, la pureté du style, la régularité timide de l'action » ; comme si le poète qui a mis un langage si mâle, si noble, si

(1) « Ce qui doit être tendre n'est souvent que doux ; ce qui doit former la pitié fait à peine la tendresse ; l'émotion tient lieu du saisissement, l'étonnement de l'horreur. Il manque à nos sentiments quelque chose d'assez profond ».

sublime dans la bouche de Mithridate, d'Acomat et de Joad, le poète qui a tiré de la passion de l'amour des effets si puissants et si dramatiques, ignorait le secret d'élever l'esprit et de remuer le cœur ! Vauvenargues, si amoureux de la perfection soutenue de Racine, fera la contre-partie de ce parallèle.

Saint-Evremond est plus juste envers Boileau, quoique le grand satirique ne l'ait pas épargné. Il apprécie sainement Molière et La Fontaine, en donnant à sa pensée cette forme concise, ce tour rapide et incisif qu'il aime tant. Quelques coups de crayon lui suffisent pour grouper convenablement, dans le même tableau, Malherbe, Voiture, Sarrazin, Benserade et Perrault. Si l'on veut bien juger du mérite de Saint-Evremond, on ne doit pas oublier qu'à cette époque, la critique qui, de nos jours, a été portée si haut et brille d'un si vif éclat, était à peine créée. M. Villemain l'appelle « une occupation des littératures vieillies ». Or, le feu sacré qui venait de produire tant de chefs-d'œuvre avait encore une certaine vivacité. Imitateur, mais uniquement à la surface, dans son culte pour l'antiquité, le siècle de Louis XIV est en réalité original et créateur. Le goût s'y affirme par

ses œuvres avant de s'affirmer par ses théories. La critique ne s'exerce guère que dans quelques réunions de beaux-esprits. On la rencontre aussi dans des préfaces, dans des lettres, où elle est comme disséminée. Ce ne sera que beaucoup plus tard qu'elle se constituera sérieusement en art spécial. Saint-Evremond se rapproche, plus que tous ses contemporains, de l'état où nous la verrons au dix-huitième et au dix-neuvième siècles. Il n'est pas, ce semble, sans quelque analogie avec Sainte-Beuve. Il a, dans une mesure assez sensible, plusieurs de ses qualités particulières, et notamment cette souplesse de talent qui se prête aux genres les plus variés, cette tendance à étudier de préférence les écrivains dans leurs rapports avec le milieu où ils ont vécu. Malgré de nombreuses différences, dont la plus saillante assurément est que l'un ne fait qu'effleurer là où l'autre se plaît à creuser le plus possible, malgré, reconnaissons-le bien vite, une très-grande infériorité, on peut, à bon droit, sinon le regarder comme le Sainte-Beuve de son temps, du moins le compter parmi les aïeux, dans l'ordre littéraire, de l'éminent auteur des *Causeries du lundi*. Il y a chez lui l'étoffe d'un vrai journaliste.

Saint-Evremond s'occupe ensuite de la comédie et de l'opéra. Il compare la comédie française avant Molière à la comédie espagnole, et il détermine les principaux traits qui les distinguent. Du côté de la comédie française, plus de régularité et de vraisemblance dans la contexture des pièces, plus de convenance et de délicatesse dans l'expression des sentiments amoureux. Du côté de la comédie espagnole, plus de complications dans l'intrigue, plus d'incidents artificiels, plus d'aventures bizarres, je ne sais quelle « vieille impression de chevalerie errante », d'où naissent les situations les plus extraordinaires.

Des pointes de mauvais goût, de froides déclarations d'amour, de fades bouffonneries, de grotesques caractères, de voluptueuses pantomimes renouvelées des Romains de la décadence, tel est le fond des pièces italiennes : Saint-Evremond ne les croit pas dignes du nom de comédies.

La comédie anglaise lui paraît procéder de Térence et de Plaute : elle tend à imiter, pour les corriger, les ridicules et les vices. C'est que Saint-Evremond n'a encore en vue que les comédies de Ben Johnson, qui a pris en effet les anciens pour modèles. Sir Epicure Mammon ou la sensualité

acharnée après l'or, sir Volpone ou la ruse alliée à la cupidité, le voyageur Amorphus ou la sottise pédante sous les belles manières, voilà les personnages qu'il a devant lui. Ne lui parlez point de Shylok et de Portia, de Jacques le mélancolique et de Rosalinde, d'Obéron et de Titania. Ses amis ne l'ont pas plus initié à la comédie romanesque et sentimentale de Shakespeare qu'à ses tragédies et à ses drames. C'est Ben Jonhson qu'il cite comme exemple à l'appui de la plupart de ses réflexions. Il flatte singulièrement l'auteur de l'*Alchymiste*, en le mettant au niveau de l'auteur du *Misanthrope*. Ben Johnson a sans doute quelque chose de l'art de Molière, mais il est moins observateur et moins philosophe. Il n'a pas connu comme lui tout l'homme. Quand il imprime avec vigueur sur les vices régnants « les sillons de son fouet d'acier » (1), il n'excite que le gros rire. Non moins capable de l'exciter, quand il veut, Molière, en nous montrant une image de la vie, provoque le rire délicat et « comme le sourire de la raison émue et réjouie » (2).

(1) Traduction d'une phrase de Ben Johnson.

(2) M. Nisard, *Histoire de la Littérature française*.

L'opéra, que le ciel riant de l'Italie vit naître de trois arts enchanteurs, est condamné par Saint-Evremond. Voltaire le raille à ce sujet, en disant que cette condamnation prouvait tout simplement qu'il avait l'oreille dure. Après les brillants succès de Quinault associé à Lulli, on pouvait croire la cause du drame lyrique si bien gagnée parmi nous qu'elle n'aurait plus besoin d'être défendue. Mais Saint-Evremond a résisté aux séductions du chantre d'Armide, dont on a pu dire : « Quand nous venons de lire Quinault, il nous semble que l'amour et les grâces viennent de passer près de nous ». Le voluptueux épicurien ne juge pas moins sévèrement l'opéra que le janséniste Despréaux. Et pourtant Saint-Evremond aime passionnément la musique, et il compose parfois des airs agréables. Sa critique de l'opéra serait-elle un simple jeu d'esprit? ou les opéras anglais, qui paraissent surtout lui déplaire, l'auraient-ils dégoûté du genre lui-même?

Les arguments que fait valoir Saint-Evremond contre l'opéra, pourraient aussi bien s'appliquer à la poésie, et la condamneraient, elle aussi, s'ils étaient fondés. Dans le train ordinaire de la vie, « un maître s'adressant à son valet, un ami faisant une confidence à son ami », ne parlent pas plus en

vers qu'ils ne chantent. Ce n'est pas à ce point de vue qu'il faut se placer pour juger une des plus délicieuses créations de l'esprit humain. L'imagination a des droits non moins légitimes que ceux de la raison, et l'opéra est du domaine de cette précieuse faculté, que la bonté divine a chargée, pour ainsi dire, d'embellir notre existence.

L'alliance de la poésie et de la musique, cette autre langue descendue du ciel pour nous permettre d'exprimer ce que les langues parlées sont impuissantes à rendre, est si naturelle que, partout et toujours, on a fait *chanter* le poète comme le musicien, n'ayant qu'un même mot pour l'inspiration poétique et l'inspiration musicale. « La poésie, a dit l'illustre chantre des *Méditations*, est l'incarnation de ce que l'homme a de plus intime dans le cœur, de plus divin dans la pensée, en ce que la nature a de plus magnifique, les images, et de plus mélodieux, les sons. Elle est à la fois esprit et matière; et voilà pourquoi c'est la langue complète, la langue par excellence, qui saisit l'homme par son humanité tout entière, sentiment pour l'âme, image pour l'imagination, musique pour l'oreille[1] ». L'alliance, hélas! trop rare, de la vraie poésie et de la bonne

musique ne répond-elle pas encore mieux à cette admirable définition ? Si Saint-Evremond s'était borné à déplorer que la poésie fût si souvent sacrifiée à la musique dans l'opéra, nous nous garderions bien de le contredire : que de fois le musicien est appelé à recouvrir de riches broderies un tissu léger ou grossier ! Mais c'est au genre que Saint-Evremond s'attaque et non à l'abus qu'on a pu en faire. Plaignons-le d'être tombé dans une si grande erreur en se montrant insensible aux plus ineffables jouissances, et opposons-lui ces charmantes réflexions d'un spirituel écrivain (1) : « Si, pendant un opéra supportable, on ferme les yeux et qu'on se laisse aller, de rêverie en rêverie, à se représenter les immenses déserts de notre planète, les tristes grèves battues par les flots, les peuples sauvages qui chassent pour subsister dans ces froides nuits, et qu'on se réveille tout à coup au milieu de ces vives lumières, de ces gracieux costumes et de ces molles harmonies, on sentira qu'avoir réuni tant de moyens heureux et divers d'enchanter l'oreille et les yeux, et de bercer notre âme, n'est pas, après tout, un des moindres efforts de l'imagination créatrice de

(1) Prévost-Paradol, *Journal des Débats*.

l'homme ni une des marques les plus méprisables de sa royauté sur la nature ».

Non content d'avoir développé une idée fausse, Saint-Evremond a voulu encore la mettre en scène. Il s'est donné un tort de plus, en faisant une mauvaise comédie qui est le digne pendant de *sir Politick.*

Sa dissertation sur le mot *vaste* est pleine de sel et d'érudition. Sa verve d'écrivain est exempte de vieillesse. Son esprit a gagné en solidité et en étendue ce qu'il a perdu en vivacité, et il a conservé cette liberté de jugement, ces libres allures qui lui sont propres. Ici non-seulement il fait preuve de connaissances philologiques; mais encore il sait rendre attrayant un sujet aride, qui semblait ne promettre que des discussions grammaticales, en s'appuyant sur l'analyse des lois de la pensée, sur les témoignages de l'histoire, sur les préceptes du goût. C'est tout à la fois une application raisonnée des vrais principes qui servent de fondements à la science du grammairien, et une étude critique, historique et littéraire d'un style ferme et sain. Saint-Evremond soutient qu'appliqué à l'esprit, le mot *vaste* ne saurait être

pris en bonne part : un esprit *vaste* est un esprit démesuré, dont les desseins ne sont pas assez concertés ; les grandes et belles choses qu'ont faites les hommes supérieurs à qui l'on donne un esprit *vaste*, doivent être attribuées aux autres qualités de leur esprit, et la plupart de leurs erreurs viennent précisément de ce que cet esprit a eu de *vaste*, c'est-à-dire d'excessif. Et Saint-Evremond puise, dans la revue qu'il passe de ces hommes supérieurs, des arguments à l'appui de sa thèse, qui n'est autre chose que le développement ingénieux du sens de l'étymologie latine du mot *vaste*. L'usage, qui règle en souverain la signification des mots, n'a pas consacré l'opinion de Saint-Evremond, malgré le talent avec lequel il l'a défendue.

Dans ses *Observations sur le goût et le discernement des Français*, qui sont en général frappantes de vérité, il y a une réflexion qu'il eût pu particulièrement s'appliquer à lui-même : « Quand une personne est à la mode, elle peut donner du prix aux choses où elle se connaît et à celles où elle ne se connaît pas ». Saint-Evremond est à la mode : c'est pour cela qu'on applaudit indistinctement tout ce qui porte son cachet.

Dans son discours *sur la Retraite*, les inconvénients de la vieillesse, les faiblesses des vieillards, les raisons qui doivent les décider à mettre un certain temps entre la vie et la mort, à ne pas attendre que le monde s'éloigne d'eux, sont parfaitement indiqués. C'est aussi un des morceaux qui le peignent le mieux (1). Nous le louerions encore davantage, s'il ne se terminait par des vers de madrigal. Mais n'est-ce pas là un trait de caractère qu'il est bon de saisir au passage? Dans les sujets les plus graves, on est sûr de rencontrer chez Saint-Evremond la note légère (2).

(1) « Chaque jour, je me dérobe aux connoissances qui me fatiguent et aux conversations qui m'ennuient. Chaque jour, je cherche un doux commerce avec mes amis, et fais mes délices les plus chères de la délicatesse de leur entretien..... De la façon que je vis, ce n'est ni une société pleine ni une retraite entière : c'est me réduire innocemment à ce qui m'accommode le plus..... *Dégoûté du vice comme trop grossier, et blessé de la pratique de la vertu comme trop rude*, je me fais d'innocentes douceurs, qui conviennent au repos de la vieillesse et qui sont justement sensibles à proportion de ce que je puis encore agréablement sentir ».

(2) Il n'est plus de beaux jours,
Quand il n'est plus d'amours

XXVI.

Installée par ordre du roi dans le pavillon de Saint-James, la belle Hortense est bientôt entourée d'une cour brillante. Toutès les notabilités du monde aristocratique et du monde lettré, tous les Français réfugiés à Londres pour y vivre librement, se pressent dans les salons où elle trône en reine de l'intelligence, comme la duchesse de Bouillon, sa sœur, trône à Paris. En France, ces réunions de beaux esprits sous le patronage d'une femme sont depuis longtemps dans les mœurs, et cette mode a passé la Manche comme toutes les autres. Si, dans la société de Mme Mazarin, qui est déjà loin des beaux jours de l'*incomparable Arthénice,* on ne discute pas sur les sonnets de Job et d'Uranie et sur la carte de *Tendre,* on se plaît à associer les discussions sérieuses et les propos plaisants. On se livre avec enjouement à de vives ou à de douces causeries, et l'on dispute savamment sur la religion, sur la philosophie, sur l'histoire, sur le théâtre, sur la

poésie, mais surtout on parle de la France. Saint-Evremond est l'âme de ce cercle choisi. Il y attire, avec Grammont et Hamilton, le docte Vossius, ce sceptique chanoine de Windsor; le théologien Justel, protestant érudit; l'historien Saint-Réal, esprit fin et plein de traits. On y voit aussi autour de lui Dryden, Swift et Temple. Il ne manque jamais d'y lire les lettres de Ninon, de La Fontaine, du vieux Corneille lui-même, et ce n'est pas un des moindres attraits de ces soirées délicieuses: on attache alors tant de prix à une lettre bien faite! En y répandant journellement les trésors de son imagination, toujours aussi français d'idées et de langage que s'il n'eût jamais quitté la cour de Versailles, il y naturalise, avec un aimable abandon, la légèreté et la grâce françaises; il y propage les idées françaises; il fait aimer et admirer de plus en plus les lettres françaises. Dans toutes les controverses qu'amènent la lecture et l'examen des ouvrages nouvellement arrivés de Paris, on accepte ses décisions comme des arrêts souverains. Elles seront acceptées avec le même empressement, quand elles auront franchi le détroit. La perspective qui résulte pour Saint-Evremond de l'éloignement, l'avantage qu'il a sur ses compatriotes d'être à l'abri des influences de co-

terie, sont favorables aux saines appréciations; et l'autorité qu'il exerce sans pédantisme, tout à la fois autour de lui et loin de lui, est généralement justifiée. C'est une sorte de colonisation littéraire qu'opèrent la langue et le génie français par l'intermédiaire de ce causeur à la verve intarissable, et ce sera là sans contredit un de ses premiers titres de gloire. Nous lui devrons d'avoir largement contribué à maintenir chez nos voisins l'ascendant de la haute civilisation du règne de Louis XIV, en dépit de l'orgueil patriotique et de la ferveur protestante, au milieu même de l'hostilité des deux pays; et les Anglais lui seront en partie redevables de cette gaieté originale qu'ils s'attribuent sous le nom d'*humour*. Le souvenir de Saint-Evremond ne sera peut-être pas étranger à l'accueil que recevra Voltaire, quand, exilé à son tour, il ira vivre à Londres dans l'étude des lettres anglaises, dans le commerce des hommes les plus célèbres de son temps, et emprunter à la libre Angleterre bien plus encore que Saint-Evremond n'aura pu lui donner.

Habituée à tenir le sceptre de l'esprit dans la ville la plus polie de l'univers, Marianne Mancini, duchesse de Bouillon, vient à Londres

partager les hommages prodigués à sa sœur, dont elle a tous les charmes, mais aussi tous les travers. Elle avait alors racheté, par la sincère amitié qu'elle témoignait à La Fontaine, le tort d'avoir ourdi une intrigue indigne d'elle en faveur de la *Phèdre* de Pradon contre la *Phèdre* de Racine. Pendant son séjour en Angleterre, elle suscitera, entre La Fontaine et Saint-Evremond, une espèce de lutte poétique. Cet intéressant tournoi, où les deux chevaliers exalteront à l'envi les dames de leurs pensées, piquera la curiosité des nombreux adorateurs d'Hortense et de Marianne, et prêtera un attrait de plus aux salons de Mme de Mazarin. « Faisons-nous chevaliers de la table ronde, écrit La Fontaine en jetant un défi à Saint-Evremond ; aussi bien est-ce en Angleterre que cette chevalerie errante a commencé. Nous aurons deux tentes en notre équipage, et, au haut de ces deux tentes, les deux portraits des divinités que nous adorons ». Puis il entonne le chant d'amour. Saint-Evremond répond au défi qui lui est jeté ; mais est-il besoin de nommer le vainqueur dans cette lutte inégale, malgré les éloges que La Fontaine adresse à son rival, qu'il appelle *le chef des dévots d'Hortense, de ses dévots à toute outrance?* Ce dernier mot, qui a tout l'air d'un trait de satire, est ce qu'il y

a de plus vrai au milieu de louanges peu méritées; car, dans les hymnes que chante Saint-Evremond en l'honneur d'Hortense, le lyrisme va souvent jusqu'au délire. Jugez vous-même : « Avec une beauté de l'ancienne Grèce, Mme Mazarin eut une vertu de l'ancienne Rome..... Cette Rome, de tout temps si glorieuse, est plus vaine de l'avoir donnée au monde que d'avoir produit tous ses héros » (1). Peut-on être étonné, lorsqu'on se souvient de ses vers sur l'âme de Ninon, que « l'indulgente et sage nature avait formée, selon lui, *de la volupté d'Epicure et de la vertu de Caton?* » La Fontaine semble quelquefois faire indirectement la leçon à Saint-Evremond sous une forme plaisante. Le bonhomme ne se permet-il pas à son égard un peu de fine raillerie, quand il l'associe au poète Waller dans ses félicitations « aux anacréons octogénaires chez qui l'imagination et l'amour ne vieillissent pas », quand, s'amusant à décrire un quadrille fantastique où il figure lui-même à côté de son vieil ami,

(1) *Oraison funèbre de Mme Mazarin.* — Saint-Evremond avait fait d'avance l'oraison funèbre de Mme Mazarin, comme l'épitaphe du chevalier de Grammont, par ce que Mme Mazarin avait exprimé un jour le désir de savoir ce qu'on dirait d'elle après sa mort.

avec Waller et Anacréon ressuscité pour la circonstance, il s'écrie :

Il nous feroit beau voir, parmi des jeunes gens,
Inspirer le plaisir, danser et nous ébattre,
Et de fleurs couronnés, ainsi que le printemps,
Faire trois cents ans à nous quatre !

Ne voyons là qu'un simple badinage. La Fontaine, qui déguisait mal, hélas ! sous les fleurs anacréontiques, ses honteuses faiblesses de vieillard, ses vices d'arrière-saison, ne pouvait avoir la pensée de remontrer Saint-Evremond, même en plaisantant.

Ce sont les jours les plus brillants des réunions de Mme Mazarin. Bientôt la passion du jeu l'emportera sur le goût des choses de l'esprit, et la bassette détrônera la conversation et la lecture. Saint-Evremond exhale en vers les regrets que lui inspire cette révolution de salon, qui le réduit en quelque sorte à l'état de roi déchu. « Ces amitiés, dit un charmant auteur trop tôt enlevé aux lettres (1), d'écrivains célèbres pour des femmes longtemps jeunes et belles, ressemblent à l'amour, sinon par

(1) Hippolyte Rigault.

la flamme, du moins par la jalousie. Ils ne permettent pas qu'on préfère quelque chose à l'esprit, parce que l'esprit, c'est eux-mêmes, et ils souffrent dans leur bonheur, quand le salon dont leur parole a été longtemps la seule fête s'ouvre à d'autres plaisirs ». Toutefois la morale facile de Saint-Evremond s'accommodera bien vite de la nouvelle faiblesse de son amie, qui triche au jeu ses cavaliers servants, et lui-même ne se montrera pas plus scrupuleux à la bassette que ne le fut son *héros* (1) au trictrac, chez l'hôtelier Cérise.

---

(1) Le chevalier de Grammont, *Mémoires du chevalier de Grammont*, par Hamilton.

XXVII.

Quand il est las de ces tristes distractions, Saint-Evremond en va chercher de plus nobles dans un club littéraire, où commence à se réunir le monde savant de Londres, et où Dryden, Swift et Temple sont heureux de se retrouver avec lui. C'est là que s'agite la grande question de la prééminence des anciens et des modernes, interminable querelle, soulevée d'abord par Desmarets au nom de la foi chrétienne, rallumée par Perrault, et que réveilleront, dans le siècle suivant, Fontenelle et La Motte. Cette querelle, qui fit tant de bruit, n'est qu'une des phases de l'éternelle lutte entre l'esprit du passé et celui de l'avenir, que nous avons vue se renouveler encore de nos jours sous les bannières des classiques et des romantiques. L'idée du progrès y fut hardiment opposée à la tradition absolue, à l'autorité pure; mais il y eut de part et d'autre de regrettables exagérations.

Saint-Evremond s'est fait en Angleterre l'écho des longs débats qui ont eu lieu en France, où la discussion de ce grave sujet ne s'est pas renfermée dans le cercle des érudits et des hommes spéciaux. Il joue le rôle de modérateur entre le parti qui tient pour Perrault et les modernes, et le parti qui tient pour Boileau et les anciens, le rôle que Callières attribue à Apollon dans son *Histoire poétique.*

Macaulay nous a représenté les deux partis aux prises, sous les yeux et comme sous la présidence de cet Aristarque. A la tête du premier est, avec Dryden, l'élégant traducteur de Virgile, de Perse et de Juvénal, le chevalier Temple, ce grand ami de l'antiquité, qui exagère le mérite des anciens au point de proclamer leur supériorité, même pour les sciences, dans la patrie de Bacon, de Halley et de Newton. Il apporte dans son argumentation le ton spirituel et dégagé qui lui est familier, et son secrétaire Swift met au service de la même cause ses mordantes épigrammes. A la tête du second, nous voyons l'énergique et véhément Bentley, qui suit de près Wotton, moins ardent et moins systématique, à qui est réservé l'honneur d'indiquer plus tard, dans un ouvrage

justement estimé, la vraie manière de poser la question et de la résoudre.

Saint-Evremond est là comme un arbitre qui s'est donné la mission de concilier deux plaideurs, en faisant la part de chacun d'après les règles de la raison et de la justice. Il formule et développe, avec autant de netteté que de mesure, les pensées qu'il résumera pour Mme Mazarin, dans son écrit *sur les Poèmes des anciens*. On retrouve, dans ce résumé, les meilleures idées de Desmarest épurées et condensées. Tout en payant un juste tribut d'hommages au génie des anciens, qu'il ne rend pas responsables des défauts de leur siècle, tout en reconnaissant qu'il est des principes immuables qui ne sauraient varier selon les temps, l'homme demeurant le même malgré la mobilité des mœurs et des coutumes, il conclut « à la nécessité d'un art nouveau dans une société nouvelle, où tout est changé, les dieux, la politique, le goût, les manières (1) ». — « Les

(1) « Si Homère, ajoute-t-il, vivoit présentement, il feroit des poèmes admirables, accommodés au siècle où il écriroit. Nos poètes en font de mauvais, ajustés à ceux des anciens, et conduits par des règles qui sont tombées, avec des choses que le temps a fait tomber... Peu de règles portent le caractère de cette raison incorruptible qui subsistera toujours. Celles qui regardoient les mœurs, les affaires, les

poèmes d'Homère, dit-il, seront toujours des chefs-d'œuvre, mais non pas en tout des modèles ». Il avait déjà dit, dans sa *Dissertation sur la tragédie ancienne et moderne*, à propos de la poétique d'Aristote : « Il n'y a rien d'assez parfait pour régler toutes les nations et tous les siècles ». Horace soutenait sous Auguste, contre les admirateurs exclusifs des anciens, « que le génie ne dépendoit pas d'une date, et que la gloire littéraire n'étoit pas une affaire de chronologie ». L'opinion de Saint-Evremond s'accorde avec celle d'Horace.

---

coutumes des vieux Grecs, ne nous touchent guère aujourd'hui. On en peut dire ce qu'a dit Horace des mots : elles ont leur âge et leur durée. Les unes meurent de vieillesse ; les autres périssent avec une nation, aussi bien que les maximes du gouvernement, lesquelles ne subsistent pas après l'Empire. Il n'y en a donc que bien peu qui aient droit de diriger nos esprits dans tous les temps, et il seroit ridicule de vouloir toujours régler des ouvrages nouveaux par des lois éteintes..... C'est à une imitation servile et trop affectée qu'est due la disgrâce de la plupart de nos poèmes... ».

XXVIII.

Saint-Evremond applaudit à la révolution de 1688, comme tous les Français réfugiés à Londres, qui saluèrent avec transport l'avénement de Guillaume d'Orange. Tout l'y portait, ses tendances libérales, sa haute estime pour le prince qu'il avait connu à La Haye. Il pouvait sans ingratitude suivre son impulsion naturelle; car il était resté à l'écart sous le règne sanglant de Jacques II, que l'histoire nous présente « joignant à l'obstination d'un esprit étroit et stérile la dureté d'un cœur froid et sec» (1); et, pour conserver toute sa liberté, il n'avait rien voulu accepter d'un souverain dont il blâmait la politique.

Au moment où la guerre éclate entre les deux peuples, Louis XIV lève l'interdit qui le tenait depuis si longtemps éloigné de la France; mais,

(1) Guizot, *Histoire des Révolutions d'Angleterre.*

d'une part, de douces amitiés, la confiance que Guillaume III lui témoigne ; de l'autre, les infirmités de la vieillesse, l'habitude, si puissante dans un âge avancé, peut-être aussi un secret ressentiment des refus qu'il avait essuyés, la crainte de remettre en question, devant une nouvelle génénération de courtisans, jusqu'à sa réputation d'homme d'esprit, le retiennent en Angleterre. Il repousse une faveur longtemps sollicitée en vain. Il restera sur la terre hospitalière qui l'a si bien accueilli dans sa disgrâce. Il se résignera à mourir loin de son pays, quoique la suprême consolation de l'homme soit de placer son tombeau là où la Providence a elle-même placé son berceau. Lorsque, pour accomplir le grand dessein qui fut le but unique de sa vie, Guillaume III allait mettre en mouvement la coalition formée contre la France, la place de Saint-Evremond était où l'appelait Louis XIV ; il aurait dû s'empresser de se rendre à cet appel. On éprouve une impression douloureuse en le voyant prodiguer (1) la flatterie à l'ennemi

(1) Saint-Evremond a plusieurs tois adressé à Guillaume III des félicitations en vers. C'est une grande tache dans sa vie. L'action ellemême est encore plus mauvaise que les vers, et ce n'est pas peu dire. Il est heureux qu'en pareille matière Saint-Evremond n'ait fait que des vers détestables. Là où manque le patriotisme, on ne peut qu'applaudir à l'absence du feu sacré.

le plus redoutable de sa patrie, après des batailles dans lesquelles a coulé le sang français.

Quand la mort l'a séparé de sa chère Hortense, sa correspondance avec Ninon devient presque son seul délassement. Ninon, qu'il a aimée au printemps de la vie, a, comme lui, ressenti les atteintes de l'âge ; mais son esprit charmant a encore toute la fraîcheur et toute la grâce de la jeunesse. On comprend l'attrait en quelque sorte irrésistible de ce mélange de raison, d'enjouement et de charme qui désarmera la sévérité de Saint-Simon, l'un des hommes les plus rigides de son temps.

Les lettres de Ninon à Saint-Evremond ont un tour simple et original qui rappelle la manière de Mme de Sévigné. Elles se distinguent surtout par le naturel, qui manque trop souvent à Saint-Evremond. Tout l'avantage est du côté de Ninon, dans ces entretiens épistolaires de deux spirituels vieillards, qui semblent chercher à se faire illusion l'un à l'autre, en échangeant des louanges où la délicatesse de la forme ne rachète guère la frivolité du fond (1). Parfois la causticité de Saint-Evremond

(1) Saint-Evremond écrit à Ninon : « La nature commencera par

se réveille, et alors ils font assaut de malice aux dépens d'autrui. Qui ne verrait la satire des dehors austères de la cour de Louis XIV sous l'influence de Mme de Maintenon, dans ce passage d'une lettre de Saint-Evremond? « Vous vivez dans un pays où le vice n'est pas moins opposé à la mode qu'à la vertu, où, pécher, c'est ne savoir pas vivre et choquer la bienséance autant que la religion. Il ne falloit autrefois qu'être méchant, il faut être de plus malhonnête homme, pour se damner en France présentement. Ceux qui n'ont pas assez de considération pour l'autre vie sont conduits au salut par les égards et les devoirs de celle-ci ». Ninon n'est pas moins mordante, quand elle écrit: « M. de Clérambault me demande souvent s'il ressemble par l'esprit à son père : Non, lui dis-je; mais j'es-

vous à faire voir qu'il est possible de ne vieillir pas..... Vous êtes de tous les pays, aussi estimée à Londres qu'à Paris; vous êtes de tous les temps, et quand je vous allègue pour faire honneur au mien, les jeunes gens vous nomment aussitôt pour donner l'avantage au leur : vous voilà maîtresse du présent et du passé..... ». Ninon lui répond : « Plût à Dieu que vous pussiez penser de moi ce que vous dites! Je me passerois de toutes les nations. Aussi est-ce à vous que la gloire en demeure. C'est un chef-d'œuvre que votre dernière lettre... Vous retournez à la jeunesse : vous faites bien de l'aimer. La philosophie sied bien avec les agréments de l'esprit. Ce n'est pas assez d'être sage; il faut plaire, et je vois bien que vous plairez tant que vous penserez ce que vous pensez ».

père de sa présomption qu'il croit ce *non* avantageux ».

Malgré le ton léger et le langage frivole qui caractérisent ces mutuels épanchements, on serait peut-être touché d'une amitié qui a résisté au temps et à l'absence, si quelques nobles accents venaient se mêler aux vives saillies et aux tendres effusions. Mais ce qui frappe le plus dans cette correspondance, c'est qu'à l'âge des graves pensées et des sérieux retours, ils sont tous deux absorbés par la partie inférieure de leur être, dont ils voudraient prolonger les jouissances, mais qu'ils sentent dépérir chaque jour; c'est qu'ayant déjà un pied dans la tombe, ils ne portent pas leurs regards au-delà de l'étroit horizon de cette vie qui leur échappe; c'est qu'ils ne se souviennent pas un seul instant qu'ils ont une âme faite à l'image de Dieu, une âme immortelle qui a besoin de puiser dans le repentir une seconde innocence, avant de paraître devant son juge. Ils ne redoutent qu'une chose, la douleur; ils ne désirent qu'une chose, « l'aise ou le repos ». Ainsi le roi de Prusse, Frédéric, et le philosophe d'Alembert se lamenteront, dans leur vieillesse, sur leurs maux d'estomac et « verront, dans les infirmités qu'ils se

raconteront l'un à l'autre, le gage de leur prochaine rentrée dans le néant » (1). Ainsi Voltaire, le protégé et le légataire de Ninon, écrira, sur son déclin, à Mme du Deffand : « Levons-nous en disant : Que ferai-je aujourd'hui pour me procurer de la santé et de l'amusement ? C'est à quoi tout se réduit, à l'âge où nous sommes ».

Que de fois le lecteur est tenté de s'écrier, comme si Ninon et Saint-Evremond étaient là devant lui : « *Sursum corda*, élevez vos cœurs ; ne les tenez pas toujours courbés vers la terre ; tournez-les enfin vers le ciel. Heureux celui qui embellit son couchant des perspectives de l'infini ! » A peine, dans toutes ces lettres, trouve-t-on une allusion à la vie future, et c'est dans une lettre de Ninon que cette allusion se rencontre : « Si on pouvoit, dit-elle, penser comme Mme de Chevreuse, qui croyoit en mourant qu'elle alloit causer avec tous ses amis dans l'autre monde, il seroit doux de le penser ». Mais elle refoule bien vite en elle-même ce bon mouvement, et elle se hâte de terminer par cet adieu significatif : « Portez-vous bien ; *c'est à cela que tout doit aboutir* ». Voltaire, on le voit,

(1) Villemain, *Cours de Littérature*.

n'aura fait que reproduire, à peu près textuellement, la phrase malencontreuse de sa protectrice, dont les tristes leçons n'auront pas été perdues pour lui.

Même dans l'ordre purement humain, Saint-Evremond borne ses vues au temps présent. Il n'a pas foi dans cet avenir que souvent les plus incrédules ambitionnent pour leur mémoire : l'immortalité du souvenir ne le préoccupe pas plus que l'immortalité de l'âme, et c'est là sans contredit une cause d'affaiblissement pour son talent; car nos facultés ne peuvent avoir toute leur force qu'à l'aide d'un ressort ou d'un mobile qui leur imprime un grand élan.

Voilà donc le fruit de cette morale épicurienne dont, presque à la veille de sa mort, Saint-Evremond retracera encore les préceptes, d'une main débile, à celle qu'il appelle « la moderne Léontium ». De tels préceptes, on ne saurait trop le redire, rabaissent l'humanité et tendent à tarir la source des sentiments qui font sa grandeur ; ils exercent une action dissolvante sur les cœurs les plus droits, sur les esprits les mieux doués. Dans ses derniers jours, le sceptique vieillard fera ses délices du

fameux *Dictionnaire* où Bayle ébranle en se jouant toute certitude, et il le défendra en persiflant un de ses adversaires. Mais son dernier acte sera un acte de charité, et les pauvres auront sa dernière pensée. Quel que soit l'effet logique des doctrines matérialistes, elles ne parviennent pas toujours à étouffer tous les bons instincts; souvent, au fond de l'âme même qu'elles ont le plus pervertie, il y a, pour certains de ces bons instincts, comme un refuge où elles ne peuvent les atteindre. Si, moins heureux que La Fontaine et Hamilton, il ne doit point mourir en chrétien, Saint-Evremond aura du moins, avant de rendre son âme à Dieu, une de ces inspirations vraiment chrétiennes qui effacent sans doute bien des erreurs et bien des fautes, là où le moindre verre d'eau donné au plus petit d'entre les déshérités de la fortune pèse d'un si grand poids dans la balance de la bonté divine.

XXIX.

Saint-Evremond, si habile à faire les portraits, a voulu esquisser le sien vers la fin de sa vie ; il n'a eu pour cela qu'à réunir les traits épars dans ses divers écrits. C'est bien là le portrait d'un honnête homme du XVII[e] siècle, doublé d'un épicurien délicat (1). Saint-Evremond se pose en philosophe « également éloigné du superstitieux et de l'impie ».

(1) Voici un extrait de cette esquisse : « C'est un philosophe également éloigné du supertitieux et de l'impie, un voluptueux qui n'a pas moins d'aversion pour la débauche que d'inclination pour les plaisirs...... Il vit dans une condition méprisée de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font consister le bonheur dans la raison.... Il se loue de la nature ; il ne se plaint pas de la fortune. Il hait le crime, il souffre les fautes, il plaint le malheur. Il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier ; il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour s'en réjouir ; il se fait un plaisir secret de le connoître ; il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres, si la discrétion ne l'en empêchoit.....

A l'égard de la religion,
De justice et de charité,
Beaucoup plus que de pénitence,
Il compose sa piété,
Mettant en Dieu sa confiance... ».

Rien, en effet, même dans ses œuvres les moins estimables, n'est de nature à motiver contre lui une accusation d'impiété. Mais, pour qu'il fût complétement dans le vrai, que de choses éminemment dignes du respect et de la vénération des hommes devrait comprendre le domaine de la superstition agrandi outre mesure! A cela près, ce croquis, d'une touche si fine, est l'expression exacte de la vérité. Il donne une juste idée de cette modération et de cette droiture innées, qui, chez Saint-Evremond, avaient arrêté le développement du germe fatal contenu dans ses principes. Il rend à merveille le calme reflet de cette paix intérieure que Saint-Evremond devait moins au témoignage d'une conscience à bon droit satisfaite qu'à l'indifférence d'une conscience facile, ennemie de la lutte et de l'excès. Et quand, en même temps, il nous le présente « trouvant un plaisir secret à observer les ridicules et regrettant que la discrétion l'empêche d'en prendre un plus grand encore à les découvrir aux autres », on croit voir, pour ainsi dire, sur les lèvres du malin personnage, devenu prudent et circonspect, mais, en réalité, toujours enclin à la satire, l'ironique et fin sourire de l'homme du monde, qui se contient pour ne pas laisser échapper un mot piquant.

Considérée dans son ensemble, la figure originale qui nous occupe s'offre à nous sous deux aspects bien distincts : elle a un côté léger et un côté sérieux.

Le côté léger nous montre l'épicurien, le favori des ruelles et des boudoirs, le poète ou plutôt le versificateur, et, nous le disons à regret, le philosophe et le moraliste. Qu'est-ce qu'un philosophe qui nie l'importance de la philosophie, qui conteste à la raison le pouvoir de démontrer les vérités fondamentales de la loi naturelle ? Qu'est-ce qu'un moraliste dont l'idéal est la modération dans la volupté ou l'utopie du devoir agréable ; pour qui la vertu n'est que la bienséance ; qui fait consister l'honnêteté dans l'art de vivre en galant homme; qui, enfin, a le malheur de ne pas comprendre qu'une règle émanée du souverain législateur peut seule nous protéger contre les défaillances de notre pauvre cœur, et nous empêcher de tomber dans l'abîme vers lequel nous sommes incessamment entraînés par nos passions? Ce philosophe, si peu digne d'un tel nom, ce moraliste, si éloigné de la grande morale qui fonde le vrai bonheur sur les saintes joies du sacrifice, nous ne les plaçons pas plus haut dans notre estime que le

prétendu poète, si fécond en vers prosaïques qu'on aurait de la peine à lui pardonner, sauf de rares exceptions, s'il ne les appréciait pas lui-même à leur juste valeur en disant : « Je fais de méchants vers, mais si enjoués, qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriser ma poésie ».

Le côté sérieux nous montre l'homme de guerre, le gentilhomme fidèle à son roi pendant la Fronde, le publiciste, le critique, l'observateur du cœur humain. Comme écrivain, il a plus de finesse que de profondeur, plus de grâce que de force : la force n'est pas le partage de ces sybarites que blesse le pli d'une feuille de rose. Saint-Evremond est de ceux qui s'imposent moins qu'ils ne s'insinuent. Ce qui domine en lui, c'est l'esprit qu'on a si bien défini *sentiment prompt et brillant;* c'est ce bon sens superficiel et moqueur, qui s'arrête volontiers à la surface, qui ne creuse pas. On sent, quand on parcourt ces pages où tout devient texte à belles pensées et à beau langage, qu'il ne travaillait pas en les écrivant, qu'il s'amusait, et que ce n'était pour lui qu'une autre manière de converser. On y retrouve, plus qu'il ne faudrait, le discoureur, dont l'improvisation est la seule muse, jaloux d'éblouir plus que de convain-

cre, passant d'une idée à peine effleurée à une autre qu'il n'approfondit pas davantage, et masquant son ignorance ou sa faiblesse par la prestesse de ses bonds capricieux. Le style seul, par une anomalie singulière, accuse parfois un effort qui n'est qu'apparent; il n'a pas, malgré d'innombrables négligences, le laisser-aller, le naturel, la fluidité, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la conversation : l'eau vive jaillit toujours facilement de sa source ; mais elle semble courir difficilement sur le papier. Si le style de Saint-Evremond est, en général., élégant ou ferme, pittoresque ou incisif, il mêle trop d'obscurité et de recherche à ce qu'il a de gracieux et de délicat.

Mais poussa-t-on jamais plus loin que Saint-Evremond cette science du monde qui demande un tact social si pénétrant? Que d'observations judicieuses, que de conseils pratiques inspire à cet optimiste avisé son expérience consommée des hommes et des affaires, sa parfaite connaissance de *l'être ondoyant et divers* et des réalités de la vie ! Et, avec tout cela, que d'aperçus neufs et lumineux ! Que de vues ingénieuses et séduisantes ! Que de mots heureux ! Que de traits de maître ! En vérité, si l'on réunissait en faisceau toutes les sa-

ges pensées qu'il a disséminées çà et là, on aurait un excellent livre de maximes que l'on pourrait intituler le code de l'homme de bonne compagnie. Comme on l'a dit de La Motte, quand il émet de spécieux paradoxes, il provoque la réflexion bien plus que la contradiction; il fait méditer le lecteur, alors qu'il ne le satisfait pas pleinement.

Disons encore que, dans les nombreux opuscules de l'exilé, on ne surprend nulle part l'accent de la colère ou de la passion. Saint-Evremond a su, dans son exil, maîtriser des ressentiments auxquels n'ont que trop cédé ses compagnons d'infortune ; il a, sous ce rapport, noblement supporté sa disgrâce, justifiant par sa réserve ce mot de Mme de Sévigné : « L'esprit est une dignité ». Sa plume n'a pas connu l'âpreté de ce qu'on est convenu d'appeler le *style réfugié;* elle n'a pas trempé dans le fiel dont ce style est imprégné.

En résumé, si la plupart des écrits de Saint-Evremond appartiennent à cette littérature du plaisir et du passe-temps, qui n'a d'autre loi que la fantaisie; s'il ne faut y voir, comme l'auteur même, que des *bagatelles* bonnes tout au plus à

charmer les loisirs d'un écrivain gentilhomme (1), des bluettes éphémères qu'il confiait aux brises de la faveur mondaine sans songer à la postérité, plusieurs d'entre eux ont des parties supérieures ou des éclairs de beauté littéraire qui dénotent une intelligence d'élite, quelque chose qui n'est pas le génie assurément, mais qui est plus que le bel esprit. Appuyés sur des convictions fortes, fécondés par l'étude et la méditation, les dons que lui avait départis la Providence, l'auraient sans doute rendu capable de produire des œuvres d'une haute portée. Sous l'action d'un travail persévérant et d'une culture assidue, cette verve primesautière, cette imagination vive et riante, auxquelles il a dû d'être mis au nombre « de ces hommes printaniers, âmes à doubles fleurs et sans fruits, qui accomplissent leur destinée en fleurissant, en embaumant leur vie et celle de leurs contemporains » (2), eussent, selon toute probabilité, perdu de leur originalité et de leur grâce ;

(1) *Lettres au marquis de Grammont et à M. de Lionne.* — Saint-Evremond y dit, à plusieurs reprises, que ses écrits ne sont que des *bagatelles*, dont il ne fait cas que « par l'amusement qu'elles lui donnent en des heures fort ennuyeuses ». Il leur recommande « de n'en donner copie à personne ».

(2) Lamartine.

mais ses ailes de papillon se seraient transformées en ailes vigoureuses et hardies ; et, renonçant à voltiger sur des fleurs qui devaient se faner à peine écloses, il aurait pris un essor qui eût pu le mettre à la hauteur des La Bruyère, des Vauvenargues et des Montesquieu. Son insouciance épicurienne, sa morale relâchée, puis une célébrité trop précoce, des applaudissements trop facilement obtenus, paralysèrent, pour ainsi dire, ses belles facultés et ne permirent pas « qu'il remplît tout son mérite ». Aussi, malgré sa riche organisation, Saint-Evremond n'a-t-il été, à tout prendre, qu'un La Bruyère, un Vauvenargues, un Montesquieu de salon..... quelquefois même de boudoir. Peut-être, si l'arrêt d'une volonté despotique ne l'eût condamné à vivre loin du vrai courant du grand siècle, s'il eût respiré l'air de cette atmosphère vivifiante où tout concourait à répandre le goût du beau et l'amour du bien, une révolution salutaire se serait-elle opérée en lui; et nous n'aurions pas à regretter que le côté léger l'ait emporté sur le côté sérieux. Mais les pensées neuves et variées qu'il a semées, par sa parole plus encore que par ses écrits, qui ne sont qu'une épreuve affaiblie de lui-même; l'éveil qu'il a donné à l'esprit de critique, dans un temps qui lui était si con-

traire; l'influence qu'il a exercée en Angleterre au profit des idées françaises et par conséquent de l'ascendant de la France, en servant de trait d'union entre les deux pays, suffisent à nos yeux pour sauver son nom de l'oubli; et sa place nous paraît marquée parmi les précurseurs de la société moderne, mais à une grande distance des plus fameux. Quoique bien inférieur à Montaigne et à Voltaire, il fait avec eux la chaîne dans le domaine intellectuel; et quelques rayons de cette lumière mêlée d'ombre, qui forme l'auréole de ces illustres novateurs, projettent sur lui comme un doux éclat. Quiconque veut sérieusement étudier l'histoire ancienne des idées nouvelles ne saurait négliger Saint-Evremond. Sans afficher la moindre velléité révolutionnaire, Saint-Evremond s'est mis au-dessus des conventions reçues. Il a voulu tout soumettre à l'examen de sa raison, et du creuset de son analyse est sorti un libéralisme modéré, basé sur les légitimes exigences d'un ordre social nouveau.

De tous les écrivains du XVIIe siècle, celui à qui l'on peut le mieux comparer Saint-Evremond, c'est Fontenelle qui eut, comme lui, une longue et verte vieillesse. Tous les deux ont

excellé dans la conversation et ont passé, de leur vivant, pour les premiers écrivains de France, parce qu'ils en étaient les plus délicieux causeurs. Tous deux ont allié au bel esprit un peu d'esprit fort, et, par l'indépendance de leurs jugements, ont préparé, sous le règne autoritaire de Louis XIV, la transition à un âge bien différent, où la liberté finira par dégénérer en licence. Mais le scepticisme du discret Fontenelle semble encore plus timide dans ses manifestations que celui de Saint-Evremond, quoiqu'il fût peut-être plus profond; sa hardiesse ne consiste qu'en allusions plus ou moins malignes. Tous deux ont manqué de ce souffle qui fait les beaux vers, et ont mieux réussi dans la prose; mais, s'ils prirent l'un et l'autre pour la poésie ce qui n'en est que l'apparence, ce qui n'est en quelque sorte que le squelette d'un corps où l'âme est absente, Fontenelle, en allant jusqu'à la nier, a, bien plus que Saint-Evremond, érigé son impuissance en doctrine (1). Tous deux ont échoué

(1) Dans l'*Epitre à Fontenelle,* l'abbé de Bernis n'en loue pas moins, d'une manière, il est vrai, indirecte, ses poésies légères; car nous y lisons :

On vit un céleste génie
T'apporter tour-à-tour le compas d'Uranie,
La plume de Clio, *la lyre des amours.*

Cette lyre anacréontique ne rendit jamais, sous les doigts de Fonte-

dans l'art dramatique, et si l'*Aspar* et la *Comète* eurent plus de retentissement que *sir Politick* et la comédie des *Opéras*, réservés à un cercle d'amis, c'est que, moins modestes, ils osèrent affronter les sifflets du parterre. Exempts de passion, privés de cette flamme intérieure à laquelle nous devons nos sentiments les plus nobles et les plus généreux, non moins dépourvus de cet idéal qui est comme l'apanage des grandes âmes, qui élargit leur horizon et les élève à une hauteur inconnue au vulgaire, tous deux se sont bornés à louvoyer, pour ainsi dire, entre les vertus et les vices, joignant seulement une certaine délicatesse de cœur à une suprême élégance de manières et à toutes les finesses de l'esprit. Tous deux ont professé une admiration outrée pour Corneille; mais, chez Saint-Evremond, cette admiration est mieux raisonnée que chez Fontenelle, qui goûte surtout, dans les pièces de Corneille, les beautés douteuses, celles qui sont entachées d'affectation, celles que ternissent les défauts qu'avaient alors tous les personnages de roman, celles qui se ressentent d'un moment de faiblesse, quand le génie du grand

nelle, des sons assez harmonieux pour charmer l'oreille « du céleste génie » qui lui en avait fait don, en oubliant de lui apprendre à s'en servir.

homme sommeille ; et elle est loin de le rendre aussi injuste envers Racine. Tous deux ont apporté de la modération dans les discussions soulevées par la querelle des anciens et des modernes ; mais la modération de Saint-Evremond est plus sincère que celle de Fontenelle. Ce qui, de la part de l'un, est vraiment le résultat d'une sage réserve, n'est, de la part de l'autre, qu'une affaire de tactique ; car Fontenelle n'aime pas plus les anciens que Perrault, qui ne fait que suivre l'impulsion qu'il lui donne en secret ; mais, cachant par prudence la main qui dirige les coups, parce qu'il veut avant tout que rien ne vienne troubler la douce quiétude dans laquelle il se complaît, il cherche, pour emprunter une expression heureuse, « à servir la cause sans exposer l'avocat ». Tous deux ont, en plus d'un endroit, un style apprêté, obscur à force de prétention, tout en prodiguant avec la même légèreté les réflexions solides et les réflexions frivoles ; mais Fontenelle ne se contente pas de viser à l'effet par le jeu calculé des mots ; il soutient le précieux, comme il a nié la poésie, par esprit de système ; il s'efforce de le faire revivre, longtemps après que l'opinion l'a condamné.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il y eut deux hommes

dans Fontenelle, le Fontenelle du XVII[e] siècle et le Fontenelle du XVIII[e], et ce n'est guère qu'au premier que nous avons comparé Saint-Evremond. Le second Fontenelle, sans rompre tout à fait avec le premier, le dépassera de plus d'une coudée. Le jour où, stimulé par le désir de se faire un nom, il aura l'idée de vulgariser, sous une forme attrayante, qui, sans trop les abaisser, en tempère ingénieusement la sécheresse, ces vérités scientifiques que dédaignait Saint-Evremond, son goût s'épurera, son style deviendra plus clair, plus net, plus dégagé. Le savant, chose rare, perfectionnera le lettré; et l'*Histoire de l'Académie des sciences*, de Fontenelle, sera, ainsi que ses *Eloges*, un des beaux monuments de notre littérature. Si nous voulions parler le langage de l'auteur de l'*Epître à Fontenelle*, nous pourrions dire que, mariée « au compas d'Uranie », la « plume de Clio » fit merveille entre ses doigts.

Saint-Evremond, nous l'avons vu, eût aussi un grand côté; mais, nonchalant, indifférent à la renommée, il ne le développa, il ne le mit en relief qu'à demi, et il ne nous a guère laissé, en définitive, selon le mot de Sainte-Beuve, que de remarquables « ébauches ».

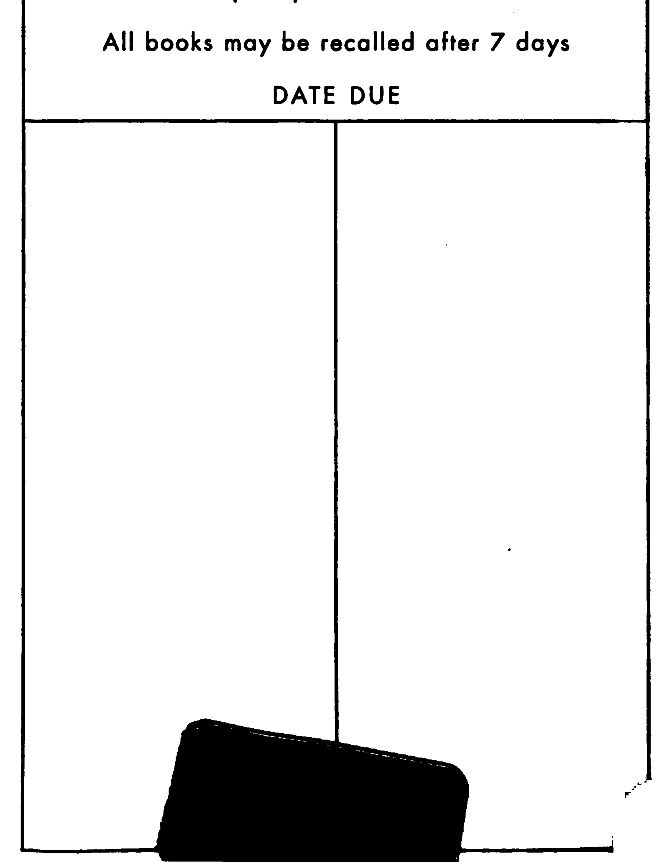
Pour qui sait réfléchir, il y a d'utiles enseignements dans la destinée littéraire de Saint-Evremond ; car il en ressort clairement que les réputations durables sont celles qui commencent par l'estime du petit nombre, de ce qui partout et toujours constitue l'*élite ;* que les succès faciles et bruyants, les engouements passagers du public contribuent beaucoup aux avortements de la pensée, et que l'élévation morale n'est pas moins nécessaire à l'épanouissement du talent que la chaleur et la rosée à l'épanouissement des fleurs.

Nimes. Typographie Clavel-Ballivet, rue Pradier, 12.

ER




3 6105 008 929 569


STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493
All books may be recalled after 7 days
DATE DUE

